

Pierre Béhel

Les liens du sang

Roman

Les liens du sang

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Les liens du sang

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Les liens du sang

Les liens du sang

La ville de Morbourg et sa région ont déjà été présentées dans la série baptisée *Morbou* (*L'ombre des étoiles*, *L'ombre du jeu*). Certains éléments, tant narratifs que de décors, vont donc faire écho à cette série dans le présent roman. Mais les histoires ne sont pas directement liées.

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Les liens du sang

Les liens du sang

1

Pendant qu'elle ramassait ses affaires sur le comptoir du vestiaire, deux policiers, un homme grand et mince avec une femme blonde costaude coiffée à la garçonne, entrèrent en montrant leurs cartes professionnelles au gardien. Elle ne se retourna qu'un bref instant. Ils étaient là pour elle, elle le savait. Elle signa le registre. Tout était en ordre.

Le stylo n'était pas même posé que les deux policiers étaient à côté d'elle. L'homme à gauche, la femme à droite. Ce fut la femme qui parla la première. En fait, l'homme ne parla pas du tout jusqu'à leur séparation.

« Carole Colbosc ? »

« Oui, c'est bien moi » soupira la jeune fille.

« Nous t'emmenons à la gare routière. Tu as dû trouver un ticket dans tes affaires, dans une enveloppe... »

« Oui, je l'ai. Mes parents m'ont envoyé le ticket pour les rejoindre, en effet. »

« Nous sommes là pour nous assurer que tu quittes bien la ville. N'oublie pas plusieurs choses. Tout d'abord, tu ne dois pas remettre les pieds à Morbourg dans les dix prochaines années, sinon c'est ici même que tu reviendras. Ensuite, tu as eu la chance d'être mineure.

Les liens du sang

Cette chance, tu ne l'auras plus dans moins de deux ans. Tes parents ont déménagé pour te permettre d'avoir un domicile en dehors de la ville. Là aussi, tu as beaucoup de chance. Je croise bien des filles dans ton cas qui n'ont pas cette chance. Alors, elles restent ici, le plus souvent. Enfin, nous sommes encore en été, tu as la fin des deux mois de vacances scolaires pour tout remettre en ordre dans ta petite tête. En Septembre, tu vas reprendre l'école au lycée de Saint-Alban. Personne ne te connaît là-bas. A toi d'être discrète. Le déménagement de tes parents, par exemple pour bénéficier du bon air de la campagne, peut être la cause de ton changement de lycée. C'est pratique. »

« Oui, c'est pratique. »

Carole Colbosc baissa les yeux. Pratique. Elle ne devait pas s'énerver. Mais ce n'était pas cette flic qui allait devoir vivre dans un trou paumé avec des parents qui n'allaient plus la lâcher d'une semelle. Déjà qu'avant... Enfin, bon, d'accord, elle avait déconné. Maintenant, comme avait dit le juge, il fallait repartir sur de meilleures bases.

La flic lui essuya, avec un index, une larme qui coulait sur sa joue tout en lui remontant le menton avec le pouce. La flic souriait comme une mère sourit à son gamin qui a fait une grosse connerie mais qu'il faut réconforter.

« N'oublie pas que nous partageons le même prénom. Essaye d'en être digne. Personne ne sait

Les liens du sang

aujourd'hui ce que tu vas devenir. Il ne tient qu'à toi de devenir quelqu'un de bien. Ce n'est pas parce qu'on a fait une connerie en étant gamin que sa vie est foutue. »

Le policier homme fit un geste du menton en montrant sa montre.

« Oui, tu as raison. Allons-y ou la demoiselle va rater son autocar. »

Ils sortirent par le portillon piéton. La voiture banalisée était garée juste en face. Il y avait un troisième flic dedans qui attendait, assis sur le siège passager avant. Quand le portillon se referma, c'est toute l'immense porte en métal, celle qui ne s'ouvrait que pour les fourgons ou les livraisons, qui trembla, renvoyant un bruit de gong sinistre. Le bruit d'une porte de prison.

Les deux Carole montèrent à l'arrière de la voiture. Le policier prit le volant. La voiture démarra. Carole Colbosc gardait son sac de voyage sur ses genoux. Il n'était pas lourd. Il n'y avait pas grand'chose dedans.

Dans le véhicule, pas un mot ne fut échangé. Tout avait été dit. Carole Colbosc regarda Morbourg par la fenêtre de la voiture. C'était sans doute la dernière fois qu'elle voyait la ville où elle était née. Dix ans. Dix ans d'interdiction de séjour. Autant dire, quand on a à peine plus de seize ans, toute une vie. Ils ne passèrent pas par la côte. Carole Colbosc ne revit pas la mer.

Les liens du sang

Mais la flic Carole avait raison, oui, Carole Colbosc savait qu'elle avait eu de la chance. Même si ses parents devenaient encore plus insupportables. Même si toute la famille avait dû s'exiler. Et puis, ce n'était pas comme si des amis auraient voulu la revoir. Sans doute personne de Morbourg ne chercherait à la revoir.

L'autocar pour Criquebourg attendait à la gare routière, sur le côté de la gare ferroviaire. Le policier qui conduisait resta au volant, la voiture s'étant arrêtée dans un endroit potentiellement réservé aux pompiers. Le deuxième homme descendit pour accompagner la policière et Carole Colbosc.

Ils veillèrent qu'elle monta bien dans l'autocar. Et ils restèrent tous les deux à côté jusqu'à son départ, une dizaine de minutes plus tard. Alors seulement, ils s'en retournèrent à leur voiture.

Était-ce un hasard ? Le véhicule banalisé suivit l'autocar au départ de la gare routière. Ils empruntèrent le Boulevard de la Gare jusqu'en haut de la falaise. Arrivés place de l'Amiral de Jobourg, les policiers se séparèrent de l'autocar, se rendant au commissariat. Le transport en commun prit le Boulevard Robert Le Fort et se dirigea, en prenant par l'intérieur des terres, vers Saint-Alban et, au-delà, Criquebourg.

Les liens du sang

2

Selon ce que ses parents lui avaient dit, le chemin douanier suivait la côte sur la totalité de sa longueur, de la frontière Nord à la frontière Sud. Lucie Encaux se moquait bien qu'il soit aussi long. Ce qui importait, c'était qu'il ne passe pas très loin de chez elle et permette de se promener en haut des falaises en suivant la mer.

Comme c'était un chemin douanier, personne ne pouvait y poser de barrière, même si, théoriquement, le chemin appartenait aux propriétaires des terrains avoisinants. Du coup, c'était aussi devenu un chemin de randonnée aménagé pour les promeneurs.

Dans la région, la falaise ne cédait pas beaucoup face aux flots déchaînés, la mer avait même plutôt tendance à reculer en accumulant toujours plus de galets ou de sable sur la côte. Mais, à une centaine de kilomètres, la falaise reculait de plusieurs mètres par an et un village entier était en train d'être évacué. Il aurait disparu entièrement dans les eaux d'ici un siècle. Le sauver aurait nécessité de gros travaux et cela ne valait pas la peine, avait-on décidé en haut lieu. Ce n'était qu'une petite station balnéaire du dix-neuvième siècle tombée en désuétude et déjà largement abandonnée.

Ici, près de Criquebourg, la place pour marcher tranquillement était assez large sur le chemin douanier.

Les liens du sang

Les promeneurs et les randonneurs pouvaient se croiser aisément. Il fallait juste faire attention aux barbelés, côté terre. Lorsque le terrain était un bois, le propriétaire ne tenait pas à ce que des promeneurs viennent camper, chaparder ou braconner. Et puis, quand c'était un champ, il fallait à la fois protéger les cultures ou les vaches qu'empêcher ces foutus bestioles d'aller voir le bord de la falaise de trop près. Il arrivait que la barrière tombe. Et alors, parfois, une vache descendait un peu vite deux cents mètres plus bas.

Lucie Encaux revenait à peine de vacances en famille, avec ses parents. Ils étaient allés aux Etats-Unis faire un road-trip en Nouvelle Angleterre. A Salem, son père avait juste dit : « l'endroit a bien changé depuis le temps de ma jeunesse. » Il avait écrasé une petite larme, sans doute de nostalgie. Sa mère l'avait réconforté et la famille était repartie rapidement, sans visiter le musée des sorcières. Quand Lucie avait protesté, sa mère lui avait juste dit : « non » avant de chercher une justification comme quoi ils étaient en retard ou quelque chose comme ça. Et Lucie savait que quand sa mère disait « non » sur ce ton, il ne fallait pas insister.

Si le voyage avait été extraordinaire, revenir ici avait toujours cet avantage : pouvoir s'installer sur une souche d'arbre, sur ce petit promontoire, et regarder la mer. Cela lui permettait d'oublier qu'elle aimerait bien trouver le moyen de se faire un mec. A plus de quinze ans, c'est normal, non ? Depuis quelques années, elle

Les liens du sang

avait bien senti son corps changer, ses seins pousser. Elle n'avait pas envie d'avoir une histoire d'amour. Non, juste voir ce que ça faisait de sentir un bout de chair dur lui entrer dans les entrailles, de coller ses lèvres sur celles d'un homme et de sentir son souffle chaud sur son cou. C'était une préoccupation scientifique.

D'après les vidéos qu'elle avait vues, cela avait l'air de faire du bien. Et puis, c'était lassant de se caresser le pubis et un peu plus bas, seule, dans son lit, le soir avant de dormir, en faisant attention de ne pas faire de bruit. Au lycée, dans sa classe, certaines s'étaient vantées de ne plus être pucelles depuis l'été dernier. Elles s'affichaient avec des mecs, les tenant par la main ou les embrassant. L'été était une bonne période pour ça, selon certaines.

Alors, en regardant la mer, Lucie Encaux se demandait comment elle devait faire. A priori, les garçons avaient l'air plutôt d'accord en général. Surtout que plusieurs lui avaient fait des compliments sur ses cheveux blonds, sa poitrine, ses fesses... Mais, franchement, ces machins aux cheveux gras et à la gueule pleine d'acné ne lui faisaient pas vraiment envie. Pour la science, en fermant les yeux...

Tout d'un coup, elle vit arriver en courant à sa rencontre Amélie Lorcher et, un peu plus loin, Laure Brévedent. Enrobée, la petite brune était toujours moins sportive que la frêle rouquine qui ne tenait pas en place

Les liens du sang

et, bien qu'ayant le même âge que les deux autres filles, qui semblait encore en enfance.

« Salut, Lucie ! Tu es revenue des Etats-Unis ? »

« Salut Amélie. Ben oui. »

« Salut, Lucie... » ajouta en soufflant comme un phoque Laure.

« Salut, Laure. »

« Bon, tu nous racontes ? »

« Je vous montrerai mes photos à la maison. En gros, nous avons été à New York, Boston, Niagara, Washington et quelques autres villes. C'est moi qui ait insisté. Mon père semblait avoir peur. Pourtant, ce n'était pas l'ouest sauvage... »

« L'ouest sauvage ! Il n'y a plus d'indiens sur le sentier de la guerre, non ? » sourit Amélie.

« Non, je ne crois pas. »

« Tu as vu qu'il y a une nouvelle famille au village ? » changea soudain de sujet Laure.

« Non. Où ça ? »

« Ils se sont installés dans la maison de la vieille Charlotte, route de la valleuse. Il paraît qu'il y a une fille de notre âge qui ira au même lycée que nous, à Saint-Alban. »

« Vous ne l'avez pas vue ? »

« Non, on nous a dit qu'elle allait arriver par le car aujourd'hui. Elle était en colonie de vacances. Ses parents ont emménagé sans l'avoir dans les pattes, en fait. C'est ce que sa mère a dit à la boulangère. »

Les liens du sang

« Et comment ils s'appellent ? »

« Colboque, Colbosse ou quelque chose comme ça. Le père travaille dans une société d'ingénierie à Morbourg et la mère est professeur de physique-chimie mais elle travaille pour les élèves malades qui apprennent par correspondance ou par Internet. Nous ne l'aurons pas à Saint-Alban. »

« Décidément, vous n'avez pas perdu de temps. »

« Criquebourg est un petit village. Et ils sont sur la route de la vailleuse, en plein centre, à côté des commerces, de la mairie et de l'église, par là où la ville haute est reliée au port. Ils ne sont pas passés inaperçus. »

Les adolescentes furent interrompues par un vrombissement de moteurs. De là où elles étaient, ils voyaient d'un côté la mer et de l'autre le Manoir Hanté. Cette vieille demeure était restée plus ou moins dans l'aspect extérieur qu'elle avait lors de sa construction, au dix-neuvième siècle, quand les grands bourgeois, les armateurs et les capitaines d'industrie de Morbourg, se faisaient construire des maisons de campagne dans la région. La plupart de ces vieilles maisons étaient maintenant habitées par des familles un peu aisées comme celles des trois adolescentes. Mais pas celle que tout le monde, au village, appelait le Manoir Hanté. Cette maison là n'était pas habitée à l'année, juste louée pour des vacanciers ou pour des mariages. Il était facile de dresser de grandes tentes dans la cour et il y avait de

Les liens du sang

la place pour garer de nombreuses voitures dans les anciennes écuries. Le propriétaire, qui habitait la capitale, y venait aussi de temps en temps.

Le manoir était plus ou moins au milieu des bois, à une cinquantaine de mètres du chemin douanier. Les arbres étaient régulièrement élagués à cet endroit, et le sous-bois bien entretenu, afin de ne pas couper la vue sur la mer que l'on pouvait avoir depuis la demeure. Du coup, les trois adolescentes voyaient bien le chemin privé reliant la cour du manoir à la grande route. Et quatre voitures arrivèrent en se suivant.

Amélie s'exclama soudain : « bon sang, il y a une Bentley en premier suivie de trois Porsche. C'est du beau monde. »

« T'es sûre ? » s'étonna Laure.

« Tu sais bien qu'elle a tous les livres possibles sur les voitures... » conclut Lucie.

Les trois filles s'en retournèrent en courant vers le village. Il fallait y apporter la nouvelle des nouveaux occupants du Manoir Hanté.

Les liens du sang

3

Le car s'arrêta sur la place centrale de Criquebourg. L'arrêt ne durait que quelques minutes avant que le voyage ne se poursuive vers d'autres villages plus éloignés encore de Morbourg.

Nicole Colbosc attendait devant la porte du car. Quand sa fille descendit, elle lui sourit, l'embrassa sans excès et l'emmena avec elle en lui prenant son sac de voyage, parlant de banalités. On aurait crû qu'elles s'étaient encore téléphonées la veille. D'instinct, Carole comprit ce que faisait sa mère et elle joua le jeu.

Elles traversèrent la route et entrèrent rapidement dans une petite maison qui avait dû être une maison de pêcheur. Faite de briques comme la plupart des autres dans la rue, son toit d'ardoises, typique de la région, était conçu pour résister aux violents vents de la mer autant qu'aux pluies abondantes. La maison comprenait plusieurs pièces au rez-de-chaussée, comme la cuisine et le salon. Mais les chambres étaient à l'unique étage.

Quand la porte fut refermée, Nicole s'autorisa enfin à prendre sa fille à pleins bras. Carole fit de même. Pas un mot ne fut nécessaire à ce moment là. Les discours viendraient plus tard. Le père, Romain Colbosc, les rejoignit pour prendre les deux femmes de

Les liens du sang

sa vie dans ses vastes bras. Il portait encore en mains un tournevis et un marteau.

« Tu veux un café ? » demanda soudain Romain.

« Un vrai ? Oh, oui, Papa. Si tu savais comme ça m'a manqué. »

Le père disparut dans la cuisine. On entendit le percolateur s'activer. Nicole prit les mains de sa fille et la regarda dans les yeux.

« Carole, il faut que les choses soient claires entre nous. Nous ne parlerons plus de ce que tu as fait après quelques petites choses qu'il faut que nous réglions. Mais cela implique que nous puissions te faire confiance. Pouvons-nous, désormais, te faire confiance ? »

« Oui, Maman. »

Carole avait tenté de faire profil bas. Mais, sans doute, un certain énervement avait dû transparaître. Sa mère hésita un court instant. Puis elle reprit comme si sa fille était redevenue une gentille fille, sa gentille petite fille. Comme si elle n'avait jamais cessé de l'être.

« Bien. Je vais donc t'expliquer exactement comment nous avons préparé notre nouvelle vie pour que tout reparte sur de nouvelles bases. Tu as bien entendu ? Nouvelle vie. Nouvelles bases. »

« Oui, Maman. »

« Cette maison est la seule que nous avons pu trouver aussi vite. Pour l'instant, nous sommes locataires car la succession n'est pas tout à fait réglée. Mais nous

Les liens du sang

avons déjà signé un compromis d'achat. Pour tout le monde, ici, c'est la maison de la vieille Charlotte. Celle-ci était apparemment assez acariâtre, une veuve de marin je crois. Nous avons expliqué que nous t'avions envoyée en colonie de vacances pour que l'on puisse faire le déménagement tranquille. Nous sommes venus ici pour nous éloigner de la grande ville, être au calme. Tu as bien compris ? »

« Elle était où, la colonie de vacances où j'étais ? »

« Euh... Je n'ai pas précisé. Prenons quelque chose de simple que tu connais. Bleubery, ça te va ? Nous y étions en vacances l'an dernier, comme ça tu t'en souviendras bien. »

« Oui, ça ira. Mais comment allez-vous faire, Papa et toi, pour votre travail ? »

« Ton père ira à Morbourg tous les jours en voiture. Ce n'est pas si loin. Quant à moi, je ne travaille plus en lycée mais ici, par Internet essentiellement. Je vais m'occuper des cours par correspondance. Des handicapés physiques, des malades, des prisonniers... Mes élèves ne seront simplement plus les mêmes. La mutation a été finalement assez facile à obtenir. »

« Je... »

« Oui ? » demanda Romain qui revenait de la cuisine avec un café en main.

« Merci. Merci tellement. »

Les liens du sang

Carole prit sa mère dans ses bras. Enfin, elle s'autorisa à pleurer. Après, après seulement, elle but son café. Elle en savoura la moindre goutte comme si c'était un nectar plus précieux que l'or. Elle rit. Elle pleura.

Nicole accompagna sa fille à l'étage. Celle-ci avait emmené son sac et le posa sur le sol.

« Voici ta chambre. Elle a vue sur la mer, là-bas, par dessus les toits des maisons plus basses que la nôtre parce que la rue descend jusqu'au port. »

Il y avait son lit, ses meubles. Elle retrouvait presque sa chambre de Morbourg même si ça sentait la peinture neuve. Des cartons de déménagement étaient empilés dans un coin. Sauf un, un peu à l'écart, un petit carton différent des autres.

« Tu vas ranger tes affaires toi-même. Je te laisserai tout déballer. Mais avant tout... »

Nicole regardait le petit carton. Carole comprit et alla l'ouvrir. Elle eut un mouvement de recul et poussa un petit cri.

« Tu l'avais bien caché. Nous l'avons trouvé en démontant ton armoire. Les flics ne l'avaient pas repéré, heureusement. En bas, il y a une cheminée. Tu vas tout brûler, devant nous, et, ensuite, nous n'en parlerons plus. Ton père enterrera les restes dans le jardinet, derrière. »

Les liens du sang

4

Hugues Solent de Tourmentin attendait sur le seuil du manoir, en haut des marches de l'escalier d'honneur. Habituellement, il était plutôt fier de son Audi 4x4 garée à côté des anciennes écuries. Mais voir arriver une Bentley et trois Porsche le chagrinait un peu. Il n'y avait qu'une seule personne dans chaque voiture. Un homme à chaque fois.

De la Bentley, arrivée en tête, sortit un homme d'une bonne cinquantaine d'années, aux cheveux blancs et au port altier. De toute évidence, il était habitué à être obéi. Il se dirigea vers Hugues Solent de Tourmentin sans hésiter ni attendre ses compagnons.

Des deux premières Porsche sortirent deux hommes à peu près du même âge, une quarantaine d'années, d'une classe certaine, Yves Berteau et Laurent Ourville. Du cabriolet, par contre, débarqua un trentenaire, une sorte de jeune loup aux dents très longues, Arnaud Héricourt.

L'homme le plus âgé retira ses gants de conduite et tendit sa main droite en se présentant. Hugues de Taillevent lui serra en s'inclinant légèrement.

« Je suis Alban Valmont, c'est moi qui vous ai loué cette demeure pour la semaine. »

Les liens du sang

« Enchanté de vous connaître. Je suis le vicomte Hugues Solent de Tourmentin. J'ai le plaisir de vous accueillir dans la maison de campagne de mes aïeux. Notre demeure familiale est un peu plus loin dans les terres mais j'habite désormais dans la capitale. Vous venez également de là-bas, je crois ? »

« En effet. »

« Et mesdames vos épouses ? »

« Elles sont parties de leur côté. Ici, nous sommes entre hommes. Pour un petit tournoi de bridge et de poker, nous sommes mieux sans nos femmes respectives, n'est-ce pas ? »

« Je vous comprends. Essayez malgré tout de visiter les environs. La promenade sur la falaise est très agréable. Vous avez une porte privée dans les barbelés, un peu à gauche quand vous regardez la mer, dans la partie sombre des bois. C'est discret et pratique. »

« Merci. Nous n'y manquerons pas. »

Durant la visite, Hugues Solent de Tourmentin insista beaucoup sur le salon, un endroit idéal pour un tournoi de cartes. Il y avait même une table dédiée. Les quatre hommes écoutèrent poliment. Mais le propriétaire n'omit pas de faire visiter la grande cave en partie hors-sol sous toute la surface de la demeure, la cuisine, les chambres et le grenier.

Les liens du sang

5

Au loin, l'océan s'abîmait derrière l'horizon. Bientôt, le soleil y disparaîtrait également. Il n'était pas si extraordinaire, songeait Carole, que, jadis, les hommes croyaient que la Terre était plate et que l'océan tombait peut-être de ses bords ou que le soleil passait dans les enfers avant de renaître le matin. La jeune fille avait trouvé une souche, sur le chemin douanier, pour s'asseoir et regarder l'océan.

Elle avait commencé à faire le tour de son nouvel environnement. D'abord, le tour du village. Ca, ça avait été rapide. Elle était descendue au port, avait vu les derniers bateaux de pêche. Puis un rapide tour du quartier en haut de la rue principale où elle habitait. La plaque indiquait « rue de la vailleuse » mais tout le monde semblait dire « route de la vailleuse », sans doute l'ancien nom, à l'époque où elle n'était pas goudronnée.

Enfin Carole avait trouvé le chemin douanier. Par prudence, n'ayant pas de véritable idée des distances et soucieuse de ne pas déjà défier son interdiction de séjour à Morbourg, ou simplement par superstition, elle avait choisi la branche qui s'éloignait de la grande ville. L'autre devait aller d'abord à Saint-Alban, de toutes les façons, avant d'atteindre Morbourg.

Les liens du sang

Avant de s'asseoir, Carole avait vu une grande demeure derrière les barbelés et un sous-bois bien entretenu. Ce manoir ne semblait pas avoir été rénové et modifié, contrairement aux autres que l'on trouvait sur la côte, à la limite de la ville haute et de la falaise. Cette maison là était un peu éloignée, il est vrai. Quatre voitures de luxe étaient garées dans la cour. Cela mit mal à l'aise Carole.

Mais qu'importe. Elle avait une nouvelle vie dans un nouveau lieu. Et elle regardait l'océan. Cela, elle le gardait : la capacité à voir la mer à chaque fois qu'elle le voudrait. Ce serait même plus près qu'avec son ancien domicile. Quitter Morbourg avait donc tout de même quelques avantages.

Soudain, Carole eut le sentiment étrange d'être surveillée. Comme une présence. D'où elle venait, elle avait ce sentiment en général avant qu'elle n'entende, derrière la porte, se rabattre le volet sur l'œilleton du judas pointant dans sa cellule. Mais ici, il n'y avait pas de judas, pas de gardien.

Elle se retourna et fit face à trois jeunes filles d'à peu près son âge même si la rouquine semblait nettement plus jeune avec sa poitrine plate et ses traits enfantins. Elle rigolait et bougeait sans cesse. La brune un peu enrobée dévisageait Carole tout en jetant des coups d'œil à la grande blonde, requérant visiblement des instructions. La grande blonde semblait donc être la chef. Une jolie fille, sans aucun doute. Elle devait faire

Les liens du sang

des ravages au lycée. Carole nota d'éviter d'être sa rivale en draguant les mecs. Même si certains préfèrent les brunes un peu plantureuses comme elle.

« Salut » dit Carole en souriant.

« Salut » répondit la blonde.

« Hello » continua joyeusement la rouquine.

« Bonjour » fit la brune, hésitante.

« Je m'appelle Lucie, Lucie Encaux. J'habite une maison sur la côte, pas très loin d'ici, à l'entrée du village et du chemin douanier. Nous venons souvent ici. Tu es la nouvelle qui habite chez la vieille Charlotte, c'est ça ? »

« Oui. Je m'appelle Carole Colbosc. Mes parents viennent de s'installer au village. »

Les deux autres filles se présentèrent : d'abord la rouquine, Amélie Lorcher, puis la brunette, Laure Brévedent. Les trois arrivantes s'assirent aux côtés de Carole.

« Tu vas aller au lycée de Saint-Alban, comme nous ? Nous allons entrer en première scientifique. » demanda Lucie.

« Oui. Moi, je vais redoubler en première scientifique. L'an dernier, j'étais en littéraire et ça s'est mal passé. Ma mère avait raison : les sciences, c'est plus mon truc même si je n'aime pas trop les mathématiques. »

« Je te comprends » soupira Laure Brévedent. Elle expliqua comment elle avait failli devoir redoubler

Les liens du sang

ou partir en section technologique. Mais ses parents lui avait payé des cours supplémentaires et ses notes s'étaient suffisamment redressées pour que les professeurs acceptent qu'elle suive ses amies. Amélie, souvent la première de sa classe quelque soit la matière, n'avait pas eu ces difficultés.

Le soleil approchait de l'horizon.

« Il est temps de rentrer » décida Lucie.

Alors les quatre filles se levèrent et repartirent pour Criquebourg, l'une derrière l'autre. En arrivant à Criquebourg, ils passèrent devant une grande maison de pierre, un manoir ancien modernisé de deux étages ayant vue sur la mer. Le toit d'ardoises semblait avoir été refait récemment. Et une grande véranda arrivait presque jusqu'au chemin douanier. Une galerie couverte, fermée par des baies vitrées, avec un toit de chaume, reliait le bâtiment principal aux anciennes écuries, de toute évidence transformées en garage. Lucie prit congé des autres filles.

« Je vous laisse. Ravie d'avoir fait ta connaissance, Carole. C'est ici que j'habite. »

Les liens du sang

6

Dans la grande cave en pierres nues et au sol bétonné, bien aérée par ses nombreux soupiraux aux petites fenêtres peu étanches, Yves Bertheau et Laurent Ourville continuaient d'étaler une grande bâche en plastique blanc. Alban Valmont, pour sa part, fixait les grandes pièces de bois que lui apportait le plus jeune et vigoureux de la bande, Arnaud Héricourt. Celui-ci faisait la navette avec le coffre de la Bentley, suffisamment vaste pour contenir tout le matériel.

La cave fut bientôt équipée comme les quatre hommes le souhaitaient. La grande bâche protégeait le sol de façon étanche. Elle était bien étalée pour que nul ne se prenne les pieds dans un repli en marchant dessus. Au centre, il y avait une table rectangulaire d'environ un mètre de grand côté. Les pieds s'écartaient en approchant du sol afin de garantir une parfaite stabilité. Et, aux quatre coins, des poutrelles de presque un mètre de long étaient fixées horizontalement. Chaque poutrelle était munie d'un pied assurant sa stabilité et de trois bracelets de cuir ouverts sur sa face supérieure.

A côté, une petite table à roulettes, comme une desserte, comprenait une sacoche souple. Alban Valmont l'ouvrit et la déroula, révélant qu'elle n'était qu'un long rouleau de cuir doublé de velours noir sur sa

Les liens du sang

face interne. Dans le velours était fixé un grand élastique dans lequel étaient ménagés des emplacements pour contenir une série d'instruments médicaux : des bistouris et diverses pinces.

Souriant, Alban Valmont admirait leur œuvre, en regardant les moindres détails, les poings posés sur les hanches et en hochant la tête. Yves Bertheau, Laurent Ourville et Arnaud Héricourt vinrent se placer derrière lui. Ils attendaient le jugement du doyen. Comme celui-ci tardait à venir, Arnaud Héricourt prit la parole.

« Vénérable, tout est prêt. »

« Tu as raison, Arnaud. Tout est prêt. Il ne nous manque plus qu'un petit détail mais nous l'aurons rapidement. Je l'ai vue se promener près du portail donnant sur la falaise. Elle reviendra sans doute demain pour aller plus loin. C'est l'été, après tout, et elle doit avoir besoin de se dégourdir les jambes. Nos amis de *Chair et Feu* ne nous en voudront pas. Allons porter un toast à ce nouvel atelier de notre loge *Sang et Jeunesse Eternelle*. Le Rite Aztèque Rectifié sera sans doute célébré dès demain. D'ici là, gentlemen, je vous propose de nous préparer un bon dîner. »

Les quatre hommes remontèrent alors par l'escalier de pierre, quittant la cave.

Les liens du sang

7

Rien n'avait été convenu avec les trois autres filles. Mais c'était l'été, il était clair que tout le monde sortait dehors à la moindre occasion. Au repas du soir, Carole avait décrit par le menu ses trois amies, en donnant leurs noms. Ses parents avaient trouvé les adresses des trois filles dans l'annuaire téléphonique, fait une rapide recherche sur les familles par Internet. Des gens bien sous tous rapports *a priori*. Le père de Lucie, Franck Encaux, dirigeait une société d'import-export à Morbourg tandis que sa mère Ermeline semblait être une écrivain et une peintre avec une certaine cote auprès des amateurs. Carole avait donc pu ressortir sans difficulté le lendemain. Le matin, elle avait fait le tour du port avec plus de détail que la veille. Elle avait pu observer les mouettes poursuivant les bateaux de pêche d'où l'on jetait des déchets de poisson.

Un garçon, sans doute un peu plus âgé qu'elle, l'avait croisée plusieurs fois. Elle l'avait reconnu facilement, à cause de sa chemise rouge. Croiser deux, ou même trois fois, quelqu'un dans un tel petit village, ce n'était pas si extraordinaire, mais Carole sentit que c'était plus que le hasard.

Surtout, le garçon la regardait avec insistance. Quand elle s'était retournée, le porteur de chemise rouge

Les liens du sang

semblait observer attentivement son postérieur de fille plutôt bien faite. Carole fut soudain un peu mal à l'aise alors qu'elle pensait qu'un petit village comme celui-là serait exempt de jeunes détraqués de ce genre.

Après le repas du midi, Carole avait repris le chemin douanier. La veille, elle s'était arrêtée devant ce que les gens du village appelait le Manoir Hanté. C'était un endroit agréable pour regarder la mer.

Elle y retrouva les trois autres filles de la veille.

« Salut, Carole » dirent chacune leur tour les filles.

« Oh, merde, voilà Régis, le fils du chef de la brigade de gendarmerie » s'exclama soudain Laure Brévedent.

En se retournant, Carole vit apparaître, au tournant du chemin, le garçon à la chemise rouge. Il la regarda avec concupiscence. Mais il porta sur les trois autres filles plutôt une expression de dégoût. Il marqua une pause en apercevant les quatre filles ensemble. Il sembla hésiter un court instant. Puis il s'approcha et s'adressa visiblement à Lucie Encaux en désignant Carole d'un coup de menton.

« Ben alors, la Vierge Guerrière, on fréquente la putain venue de la ville ? »

Chacune des quatre filles ne répondit d'abord que par une bouche bée. Mais Carole rougit. Puis elle administra une gifle sonore sur la joue du nouveau venu.

Les liens du sang

Le garçon ne s'attendait visiblement pas à ça. Surpris, il ne para pas le coup. Par réflexe, il porta sa main sur la joue douloureuse. Ses yeux vrillèrent Carole.

« Toi, la putain, t'aurais pas dû faire ça. »

Il attrapa les poignets de Carole tout en lui faisant un croc-en-jambe. La jeune fille poussa un cri mais, en moins d'une seconde, elle se retrouva au sol recouverte par le garçon qui, d'une main, lui bloquait les bras et, de l'autre, commençait à lui caresser la poitrine.

« Alors, putain, tu aimes quand je te touche comme ça ? T'aimes ça, hein ? Et, tu vas voir, je vais te la mettre bien profond et, là, tu ne pourras pas te retenir de jouir comme une putain que t'es. »

Carole avait beau se débattre, elle ne parvenait pas à se libérer. Mais, la stupeur passée, les trois autres filles s'étaient liguées pour tenter d'écartier l'agresseur, en le tirant par les épaules. Elles n'eurent pas le temps de trouver un moyen efficace.

Venus d'on ne sait où, quatre hommes étaient là, encerclant avec calme le groupe d'adolescents. Régis s'était arrêté de caresser la fille qu'il tenait à sa merci. Le plus âgé des arrivants sourit en regardant Carole.

« Eh bien, Mademoiselle Colbosc, vous avez décidément le don de vous mettre dans des situations déplaisantes. »

Il adressa un coup de menton au plus jeune des quatre, visiblement la confirmation d'un ordre déjà donné. Le subalterne sortit de derrière son dos une

Les liens du sang

matraque et en asséna un coup violent sur le crâne du garçon à la chemise rouge. Celui-ci perdit aussitôt connaissance. Un peu de sang apparut à l'arrière de la tête et aussi par le nez.

Carole put enfin se dégager. Le garçon à la chemise rouge reposa soudain, inerte et blessé, mort peut-être, la face dirigée vers le soleil, les yeux grands ouverts.

« De toute évidence, ce garçon a glissé du haut de la falaise et s'est tué en tombant » expliqua l'homme le plus âgé, qui semblait être le chef.

Celui qui l'avait déjà frappé avec la matraque se pencha et le prit par les épaules. Il le releva et, quand il fut presque debout, le traîna et le fit basculer la tête la première par delà le bord de la falaise.

Les filles n'eurent pas le temps de crier. Chaque homme usa d'une matraque et, dans des gestes coordonnés, les assommèrent toutes. Puis l'homme le plus âgé se pencha sur chacune en appliquant sous chaque nez un tampon de coton qu'il imbibait préalablement à l'aide du contenu d'une petite bouteille de verre.

« Bon, on en prend chacun une et on disparaît par là où on est venu, la porte au travers des barbelés dans le sous-bois » conclut le chef de la bande.

Les liens du sang

8

Carole fut réveillée par un cri strident, un cri de petite fille en détresse. Elle redressa la tête, lourde comme après un lendemain de cuite. C'était Amélie Lorcher qui avait crié. La petite rousse était assise contre un mur, les yeux exorbités d'horreur, tandis que l'un des hommes était en train de lui écarter les grandes lèvres avec les doigts.

« Celle-ci aussi est vierge, bien entendu » diagnostiqua-t-il.

Maintenant qu'elle était réveillée, Carole commença à regarder où elle était. Les quatre adolescentes étaient assises l'une à côté de l'autre, le dos contre un mur de pierre, les mains attachées dans le dos, les pieds liés par des chaînes. Surtout, elles étaient nues.

Face à elles, les quatre hommes qu'elles avaient rencontrés sur la falaise. L'un d'eux était à genoux et venait visiblement d'examiner les trois filles autochtones. Les trois autres -dont le plus âgé qui semblait être le chef- étaient debout et faisaient cercle autour des filles. Sur la falaise, leur tenue était classique, du genre sportswear de haut de gamme. Mais, ici, ils revêtaient une sorte d'aube blanche sans aucun signe distinctif. Ils étaient pieds nus et semblaient même ne rien porter sous leur aube.

Les liens du sang

« Parfait » déclara le chef.

Sans doute également à cause du cri strident d'Amélie, Lucie et Laure s'étaient réveillées. Elles avaient eu, chacune leur tour, leur petit cri d'horreur. Les trois filles autochtones tentaient de se libérer les mains en gigotant. Carole, elle, avait tenté d'écartier ses mains une seule fois avant de reconnaître la morsure caractéristique des menottes sur ses poignets. Inutile de se faire mal. Elle regarda autour d'elle et constata qu'elle était dans une grande cave entièrement recouverte d'une bâche de plastique blanche. Dans un coin, on voyait une pile de vêtements. Elle reconnut ceux portés par la bande de filles. On les avait déshabillées ici même et on avait jeté les vêtements comme des épluchures.

« Je crois que toutes nos invitées sont réveillées » déclara l'un des hommes debout.

Le chef confirma : « en effet. Mesdemoiselles, il est inutile de vous agiter. Vous vous feriez mal tout à fait inutilement. Vous êtes menottées et vos chevilles sont également entravées par des chaînes d'acier. Par ailleurs, l'endroit où vous vous trouvez est isolé au milieu d'une vaste propriété. Crier est donc tout à fait inutile. Mais nous casser les oreilles pourrait nous mettre de mauvaise humeur. Bien entendu, en admettant que vous arriviez à vous libérer, la seule porte est solide et fermée à clé. Nous aurions largement le temps de vous rattraper et de vous faire regretter votre exploit. »

Les liens du sang

L'homme qui était à genoux se releva. Les quatre hommes faisaient donc désormais face aux quatre jeunes filles. Celles-ci ne se débattaient plus, ayant admis l'inutilité de la chose. Mais elles regardaient, hagardes, haletantes et les yeux humides, leurs tortionnaires. La plus calme, peut-être la plus désespérée, était Carole.

Le chef reprit la parole.

« Messieurs, nous commencerons évidemment par les vierges et nous terminerons donc par Carole Colbosc. Pour le deuxième rituel, puisque nous avons pléthore, nous pourrions disposer chacun d'une vierge, dans l'ordre de notre ancienneté, à l'exception du plus jeune d'entre nous qui devra se contenter d'une non-vierge. Mais, déjà, c'est pour le moins une agréable surprise puisque nous pensions ne disposer que de la non-vierge. Les trois vierges constituent donc un bonus tout à fait appréciable et une excellente opportunité. »

« Oui, Vénérable » répondirent les trois autres hommes.

« Comme je suis le plus ancien et le Vénérable de cette loge, je vais choisir, pour commencer, la blonde. »

Lucie Encaux n'eut pas le temps de réaliser ce qui lui arrivait. Les quatre hommes s'étaient emparés d'elle, chacun la prenant par un membre, qui une épaule et un bras, qui une jambe. Elle tenta de se débattre. Elle hurla des « non, laissez-moi ».

Les liens du sang

Bientôt, elle fut installée sur une sorte de table comprenant des poutrelles à chacun de ses coins. Un collier de cuir fixé sur la table fut passé autour du cou de la jeune fille puis une courroie similaire au niveau du bassin. L'homme le plus âgé, qui avait été désigné sous le terme de Vénérable, prit un trousseau de clés. Il détacha les jambes qu'un de ses acolytes immobilisa tandis qu'il lia celles-ci, écartées, à chacune des deux poutrelles appropriées à l'aide de trois colliers de cuir répartis sur la longueur du membre. Les bras furent traités de la même façon.

Contre le mur, les trois filles restantes étaient tétanisées d'horreur en regardant la scène. Elles n'osaient plus crier, pleurer ou même s'agiter.

Le Vénérable caressa les poils pubiens puis la poitrine de Lucie Encaux. Il commenta simplement : « jolie fille, pas de doute. Nous avons vraiment de la chance. Surtout moi. »

La table bougea, se soulevant et retombant sur le sol avec un bruit sourd.

« Eh bien, être ainsi capable de bouger l'autel alors qu'on est lié, quelle énergie ! » plaisanta l'un des autres hommes.

Mais Carole avait bien vu que *tous* les pieds s'étaient soulevés en même temps. Quand on s'agite, on ne peut que faire basculer un meuble auquel on est attaché, une chaise par exemple. On prend appuie sur un côté pour soulever un autre. On ne peut pas ainsi

Les liens du sang

soulever entièrement le meuble d'un bloc. Le phénomène se produisit pourtant une deuxième fois devant ses yeux. Les hommes n'avaient rien remarqué, obnubilés par la vision de Lucie Encaux nue.

« En place, messieurs » ordonna le Vénérable.

Chaque homme se plaça à une extrémité, près d'une main ou d'un pied. Le Vénérable se retourna pour se saisir de quatre bistouris. Il en fit la distribution, en gardant un pour lui-même, et reprit sa place.

Au signal du Vénérable, les quatre hommes s'agenouillèrent. Le Vénérable prononça alors des paroles rituelles qui étaient répétées par les trois autres.

« Par le Sang et par la Vie. Que le sang de cette créature nous donne la Vie ! »

Lucie Encaux hurla, désespérée : « non, ne faites pas ça, je vous en prie. Non ! »

Les quatre bistouris se plantèrent en même temps dans les poignets et les chevilles de la jeune fille. Du sang gicla. Quatre bouches d'hommes se posèrent sur les quatre plaies et burent goulûment.

« Oh, mon dieu » susurra Amélie Lorcher.

Combien de temps les lèvres des quatre hommes restèrent-elles collées aux plaies aux membres de Lucie Encaux ? Une éternité pour les jeunes filles. Quelques brefs instants plus probablement.

Lucie Encaux cria un puissant « non ! » qui retentit dans toute la cave. L'autel se souleva de près

Les liens du sang

d'un mètre du sol, horizontalement, avant de retomber, produisant un son sourd accompagné du craquement du bois de plusieurs pieds. Toujours à genoux, les quatre hommes s'étaient reculés, soudain en proie à une peur si violente qu'elle irradiait dans tous les traits de leurs visages.

Puis, ensemble, ils poussèrent un petit cri et s'effondrèrent. Ils avaient perdu connaissance. Leurs corps étaient juste là, allongés n'importe comment autour de l'autel. Plusieurs se tenaient la gorge avec leurs mains.

Lucie Encaux respirait fort. Elle pleurait. Les autres filles l'entendaient. Elles restaient assises, abruties par la scène.

Puis elles entendirent leur amie se parler à elle-même.

« Je dois me concentrer. Je dois me concentrer. »

L'autel se souleva encore et s'effondra sur le sol. Mais il était solide. Il fallut recommencer, encore et encore, pour qu'enfin les pieds cèdent, pour que les poutrelles se brisent, pour qu'il ne reste plus qu'un tas de bois couvert du corps d'une jeune fille blonde qui pleurait.

Les liens du sang

9

« Le petit Régis a été trouvé au pied de la falaise. Il est tombé. Pauvre gosse. Mourir à cet âge. »

Les quatre filles étaient tombées sur le groupe d'habitants de Criquebourg discutant avec des gendarmes au début du chemin douanier, en revenant vers la ville.

Un gendarme les interpella : « mesdemoiselles, avez-vous vu quelque chose en rapport avec le dénommé Régis, le fils de notre chef de brigade, puisque vous venez de par là-bas ? »

« Non, rien de spécial, nous sommes allés nous promener sur le chemin douanier, à plusieurs kilomètres, et nous sommes revenus précipitamment car nous sommes en retard » répondit Lucie Encaux, empêchant ses trois amies de prendre la parole.

Le gendarme les dévisageait. Elles semblaient, en effet, avoir couru et être à bout de souffle. Il ne connaissait pas l'une des filles, la plus âgée, alors que les autres étaient des adolescentes du village. Il la regarda plus attentivement en réfléchissant. Ah, oui, il y était. Une fiche de signalement était parvenue à la brigade.

« Tu es Carole Colbosc, n'est-ce pas ? »

« Oui, c'est moi » chuchota l'intéressée en baissant les yeux.

Les liens du sang

Lucie Encaux ne se détourna pas et continuait de regarder le gendarme. Laure Brévedent et Amélie Lorcher, bien que visiblement épuisées et essoufflées, échangèrent un regard interrogateur. Pourquoi le gendarme connaissait-il déjà leur nouvelle amie ?

« Bon, je vous convoquerai à la brigade si on a besoin de plus d'informations. Rentrez chez vous : on a assez d'un gamin mort pour la journée. »

« Mort ? C'est Régis qui est mort ? » sembla s'étonner Lucie Encaux.

« Oui. Il semble être tombé du haut de la falaise, au niveau du manoir du vicomte. Je vous ai dit cent fois de ne pas vous approcher du bord à cet endroit : la falaise y est abrupte. Même si je sais que la vue y est jolie sur la mer. »

Les quatre filles prirent congé et s'éloignèrent en silence. Elles semblaient choquées. Sans un mot, elles se dispersèrent en rentrant chacune à leur maison.

« Un garçon que j'avais croisé le matin est mort, tombé de la falaise, alors qu'il avait à peine plus de mon âge » expliqua Carole à ses parents.

Ceux-ci ne s'étonnèrent donc pas de l'humeur morose de leur fille. Elle ne parla pas beaucoup le soir. Elle semblait triste et songeuse, comme en état de choc. Les parents des trois autres filles pensèrent la même chose. La mort reste théorique à cet âge, concernant au plus quelque vieillard, sauf lorsqu'elle surgit soudain

Les liens du sang

ainsi. Et alors les adolescents découvrent qu'ils sont mortels.

Mais, en fait, la mort de Régis-la-chemise-rouge ne participait que très accessoirement au trouble de chacune des quatre filles. L'aventure avec les quatre hommes étaient évidemment bien plus traumatisante. Surtout, ce qui s'était passé avec Lucie Encaux ne pouvait pas avoir eu lieu.

Carole, Amélie et Laure ne comprenaient pas ce qui était arrivé. Comment l'autel s'était-il soulevé autant dans les airs avant de retomber ? Comment les plaies aux poignets et aux chevilles de leur amie s'étaient-elles si rapidement refermées et ensuite avaient disparu ? Et puis, ce qui s'était passé ensuite ne calmait pas leur trouble, bien au contraire.

Quand l'autel avait été brisé, Lucie s'était relevée. Elle avait pu détacher les lanières de cuir et ainsi se libérer des morceaux de bois. Elle avait alors titubé en se dirigeant vers ses amies. Et elle était tombée, évanouie.

Sortant de leur stupéfaction, les trois adolescentes s'étaient portées au secours de Lucie. Elles avaient rampé. Elles s'étaient tortillées. Tels des serpents, elles s'étaient approchées de Lucie. Les chaînes les empêchaient de se mouvoir aisément.

Quand elles avaient été auprès de Lucie, celle-ci s'était réveillée en pleurnichant : « j'ai faim. Ils m'ont vidée. Je dois... » Guère plus dynamique que ses trois

Les liens du sang

amies, Lucie s'était retournée vers le premier des hommes et l'avait mordu au cou. Retrouvant quelques forces, elle était passée au deuxième. Puis au troisième et enfin au dernier, recouvrant chaque fois un peu d'énergie. Les plaies des hommes s'étaient refermées spontanément. Très peu de sang avait été répandu sur le sol bâché.

Récupérant les clés des chaînes dans la poche du Vénérable, Lucie avait alors pu libérer ses trois amies. Les quatre adolescentes s'étaient précipitées vers leurs vêtements et s'étaient rhabillées. Elles ne se parlèrent pas à cet instant, s'échangeant juste des regards de peur et d'incompréhension. Alors qu'elles allaient sortir de la cave, Lucie s'était interposée.

« Il ne s'est rien passé cette après-midi. Nous avons fait notre promenade et nous sommes allés un peu loin, c'est tout. D'où un petit retard pour dîner. Vous ne devez rien dire d'autre à personne. A personne, vous m'avez compris ? Surtout pas à vos parents. Et surtout pas aux miens. »

Les trois filles, encore effrayées, avaient juré. Et elles s'étaient précipitées dehors, dans la fin d'une après-midi normale.

Les liens du sang

10

Le lendemain matin, Carole avait dormi tard. Elle n'en avait plus l'habitude. Elle avait mieux rangé ses affaires et mangé avec ses parents le midi. Après le repas, sa mère l'avait emmenée à l'hypermarché de Saint-Alban pour faire des courses. La rentrée scolaire aurait bientôt lieu.

De ce fait, elle ne revit plus ses trois nouvelles amies avant l'après-midi du jour suivant, quand elle partit se promener après le repas du midi. Carole avait changé de destination. Elle avait décidé de mieux visiter les chemins à l'intérieur des terres, abandonnant le chemin douanier. Face à la mairie, sur un banc de la place centrale du village, elle retrouva Laure et Amélie.

« Salut » fit-elle simplement en s'asseyant à côté d'elles.

A voix basse, Laure lui susurra : « qu'est-ce que tu penses de ce qu'a fait Lucie ? »

« Je n'en sais rien. L'avez-vous revue ? »

« Non. Et toi, tu connaissais ces types ? » l'interrogea Amélie.

« Non. »

« Carole, eux te connaissaient. Tu dois bien avoir une idée. »

Les liens du sang

Amélie serait difficile à tromper. Carole était nerveuse. Ce n'était pas la peine d'avoir quitté Morbourg pour que tout continue ici en pire. Une nouvelle vie. Elle avait droit à une nouvelle vie.

« Nous avons à parler, je crois. »

Lucie était arrivée derrière elles. Quand les trois filles assises se retournèrent, elles virent leur amie avec son sourire habituel. Elle devait avoir raison : il ne s'était rien passé. Un cauchemar. Voilà. C'était ça : un cauchemar.

D'ailleurs, spontanément, les trois filles assises avaient regardé les poignets de leur amie qu'elle ne dissimulait pas. Ils ne portaient aucune marque, aucune blessure, pas même une cicatrice. C'était bien la preuve que rien n'avait eu lieu. Rien du tout.

Guidée par Lucie, la bande d'adolescentes s'éloigna de la place de la mairie. Rien, dans leur attitude, ne faisait transparaitre quoique ce soit d'anormal. Elles se surveillaient l'une l'autre pour vérifier que chacune paraissait bien normale, souriante, contente d'être avec ses amies, comme tous les autres jours.

Elles montèrent la rue de la valleeuse. Ainsi, elles s'éloignèrent du centre comme du port. Elles passèrent devant l'embouchure du chemin douanier et la rue desservant la maison des Encaux. Elles prirent la rue

Les liens du sang

suivante qui se transformait vite en petite route de campagne.

Laure Brévedent posa alors sa main sur le bras de Lucie Encaux pour l'arrêter : « Lucie, nous allons au Manoir Hanté par cette route. »

« C'est exact. Il faut que je vois quelque chose. Mais nous parlerons avant. »

Passant outre la réticence de Laure, Lucie reprit son avancée. Les trois autres filles, après s'être entre-regardées en silence, la suivirent. La gêne était certaine. Tout était trop normal et donc parfaitement anormal.

Au bout de quelques centaines de mètres, un sentier se dirigeait vers la falaise et le chemin douanier. C'était une route agricole empruntée par les tracteurs. Le sentier était bordé de talus plantés d'arbres ombrageant l'endroit, comme on fait dans la région. Les filles s'éloignèrent du croisement et s'assirent, à l'invitation de Lucie et en l'imitant, sur l'un des talus. La terre était sèche et couverte d'herbes folles. Un bon endroit pour s'asseoir et discuter sans se salir.

Les quatre filles constituaient une ligne, comme une brochette. Et elles restaient silencieuses, regardant devant elles. Il fallait que quelqu'un parle, prenne l'initiative de briser le silence.

Lucie se mit à se caresser les chevilles, aux endroits où des bistouris s'étaient plantés. Mais il n'y avait aucune marque, aucune cicatrice.

« Ca te fait mal ? » demanda Carole.

Les liens du sang

« Non, pas vraiment. Mais je sens que ça repousse à l'intérieur. Il va falloir quelques jours pour que tout soit redevenu comme avant. »

« Ca t'arrive souvent de te faire transpercer ? »

« Non ! » s'esclaffa Lucie. Puis elle poursuivit : « mais, comme tout le monde, je me blesse de temps en temps. Même quand je suis tombée en traversant une vitre, quand j'étais gamine, je ne suis pas allée à l'hôpital. Pourtant, je saignais de partout. Je m'en rappelle encore. Mais ma mère était là. Elle est venue quand elle m'a entendu crier. Et elle m'a calmée. Elle m'a allongée par terre. Elle m'a rassurée. Elle m'a câlinée. Et elle m'a dit d'attendre. Le sang a rapidement arrêté de couler. Ma peau m'a grattée durant quelques jours mais, même quand mon père est rentré le soir, je ne portais plus la moindre marque. Ma mère a dû lui dire que je m'étais blessée. Ce soir là, nous avons parlé. Nous avons parlé de nous, de notre famille. Nous avons parlé du silence qu'il fallait garder. »

La jeune fille avait parlé comme un automate, alignant les phrases sur un ton neutre, factuel. Les autres écoutaient. Lucie Encaux marqua soudain un arrêt. Ses derniers mots avaient semblé être retenus dans sa gorge par un sanglot ou un soudain enrouement. Toutes respectèrent ce silence. L'aveu n'était cependant pas fini. Le silence entretenu était donc une invitation à poursuivre. Lucie Encaux baissa la tête. Enfin, après

Les liens du sang

quelques instants, elle la redressa. Ses yeux étaient humides.

« Je suis désolée. Vous n'auriez jamais dû savoir. Et je ne dois pas vous en dire plus. Vous devez absolument garder le silence. Sinon, nous serions toutes en danger. »

Cette fois, l'aveu semblait achevé. Le visage de Lucie Encaux disparut dans ses mains. La jeune fille avait déjà acquis la pudeur des adultes. Elle ne voulait pas que ses amies la voient pleurer.

Etrangement calme, les mains simplement posées sur les genoux, Amélie Lorcher regardait devant elle. Depuis deux jours, elle ne bondissait plus partout, comme si elle avait soudain quitté l'enfance insouciante. Peut-être ses seins allaient-ils se mettre à pousser, ses traits à devenir ceux d'une adulte en perdant leur rondeur fraîche de bébé.

Carole, pour sa part, regardait tantôt à droite, tantôt à gauche. Elle était agitée et inquiète. Mais elle ne dit rien.

C'est Laure Brévedent qui rompit le silence. Elle se tordait les doigts depuis quelques minutes. Elle hésitait. Avec une certaine agressivité, elle se tourna soudain vers Carole.

« Et toi, Carole, tu n'as pas quelque chose à nous dire ? Ces types te connaissaient. Le gendarme te connaissait, comme Régis. Tu as débarqué dans le village à l'improviste, en plein milieu des vacances d'été,

Les liens du sang

tes parents ayant déménagé rapidement, pour prendre la maison de la vieille Charlotte. Alors, nous t'avons accueillie comme n'importe quelle nouvelle fille qui semblerait sympathique et qui allait être dans notre classe à la rentrée. Mais tout ça est bizarre, non ? »

Carole rougit. Elle rougit d'autant plus que les regards des trois autres filles se focalisaient sur elle. Les coins de ses yeux s'humidifièrent. Elle gardait la tête droite, bien droite, bien tournée vers le talus d'en face, pour ne pas voir ses trois amies. Mais celles-ci attendaient. Il fallait expliquer. Comme Lucie, elle parla sur un ton d'automate. Elle s'arrêtait parfois. Mais personne ne l'interrompit.

« Je ne suis pas vierge, comme ces hommes vous l'ont dit. Ils le savaient. Ceux-là, je ne crois pas les connaître, mais peut-être que l'un ou l'autre m'a déjà... Enfin, je ne sais pas. Mon pucelage, je l'ai perdu il y a plus d'un an avec un copain de copain, majeur. J'avais envie de passer à l'acte. N'importe quel type aurait fait l'affaire. Ca a été lui. Qu'importe. C'est lui aussi qui m'a fait découvrir une drogue qui donnait des sensations extraordinaires quand on baisait sous son emprise. »

Une pause. Jusqu'ici, c'était encore acceptable par une bande d'adolescentes. Même se droguer n'était pas si rare. Le plus dur restait à avouer. Carole toussa. Elle commença une phrase mais les mots étaient inaudibles tant la jeune fille était soudain enrouée. Elle toussa de

Les liens du sang

nouveau. Elle pleurait mais ses mots étaient désormais clairs. Elle était en colère.

« J'ai droit à une nouvelle chance. J'ai droit à une nouvelle vie. Personne ne peut me retirer ça. Même ces types. »

Cette colère lui avait donné du courage. Sa voix se fit plus hésitante, suppliante même.

« Mais la drogue coûtait cher. Evidemment, je n'avais pas d'argent. Alors, j'ai baisé avec des mecs qui nous fournissaient, mon copain et moi. J'avais souvent les yeux bandés, pour ne pas savoir qui c'était. Parfois, j'ai été installé sur un truc en bois comme on a vu dans la cave. Au début, j'étais réticente, j'avais peur. Après, ça m'excitait d'être attachée les yeux bandés. »

« T'étais une putain droguée ? » demanda, dégoûtée, Laure Brévedent.

Carole hésita d'abord à répondre. Puis elle se lança. Il fallait boire jusqu'à la lie la coupe des révélations.

« Oui, on peut dire ça. Jusqu'à ce que les flics me chopent avec la drogue que je ramenaient chez mon copain, en sortant d'une séance. Je savais que je ne devais pas dire d'où je venais. Et savoir que leur fille se droguait était déjà assez dur pour mes parents. Pas la peine d'en rajouter. J'ai fait tomber mon copain. Lui, il est en taule pour un moment. Il y avait du stock chez lui. Moi, j'étais mineure et j'ai pu jouer la naïve amoureuse.

Les liens du sang

Et m'en sortir. Aussi grâce à mes parents qui ont tout fait pour m'aider, y compris déménager. »

Il y eut un silence. Amélie Lorcher trépigait. Puis elle osa poser sa question, celle qui lui brûlait les lèvres depuis plusieurs minutes.

« Et ils t'ont pompé du sang, comme ils ont fait à Lucie ? »

« Non, jamais. Mais les flics m'ont dit de me méfier. Il y avait des filles qui prenaient cette drogue et qui disparaissaient. On ne les retrouvait jamais. Peut-être que, parfois, ces types saignaient les filles en plus de les baiser. Moi, je croyais que les flics disaient ça... Enfin, que c'était juste pour me faire peur. Maintenant, je me dis qu'ils avaient sans doute raison. Ils m'ont peut-être vraiment sauvé la vie en m'arrêtant. »

« Il fallait qu'ils commencent par moi pour pomper du sang, quel manque de chance » soupira Lucie Encaux, d'un air désespéré.

Amélie Lorcher relança la belle blonde : « bon, tu cicatrisés vite, d'accord, mais comment tu as fait pour tout casser et pourquoi les types sont tombés évanouis après avoir bu ton sang ? »

« Vous en savez déjà trop. Et, moi-même, je ne sais pas tout. Mes parents m'en disent un peu, de temps en temps, depuis le jour où je me suis blessée, souvent pour mon anniversaire. »

Après un petit silence, Carole reprit la parole.

Les liens du sang

« Bon, je crois que nous avons vraiment toutes intérêt à nous taire. Entre celles qui se sont fait tripoter, moi qui ai un passé que je veux oublier... Enfin, bref, faisons en sorte que personne ne sache jamais rien. Gardons nos secrets pour nous. »

« Et les quatre types, que sont-ils devenus ? »

Laure Brévedent avait posé une question qu'aucune des adolescentes n'avait osé poser. Pourtant, de fait, la réponse était essentielle si le secret devait être gardé. Et pour préserver leur sécurité future.

Lucie Encaux expliqua très naturellement : « justement, je voulais aller voir. J'ai l'intuition qu'ils sont toujours là. Il faut s'entendre avec eux : notre silence contre leur disparition définitive. »

Soudain prise d'une quinte de toux, Laure Brévedent mit un certain temps avant de pouvoir hurler : « Mais tu es folle ! Ils vont simplement nous reprendre et, cette fois, nous tuer directement. »

Tout d'un coup, les quatre filles entendirent un bruit comme dans un film de gangster, juste derrière elles, en haut du talus. Elles se retournèrent. Le Vénérable était là. Il les pointait avec un revolver dans lequel il venait d'engager une balle.

« La première qui ne fait pas exactement ce que je lui dis de faire, je la descends. Montez avec moi en haut du talus. Nous allons traverser ce pré jusqu'au manoir. Nous y serons plus à l'aise pour discuter. C'est

Les liens du sang

étrange comme j'ai eu l'impression que vous seriez là, comme si je le savais d'avance. »

Spontanément, les adolescentes levèrent les mains et, n'en menant pas large, obéirent. Le Vénérable les suivait, au travers du champ.

En arrivant dans la cour du manoir, les filles purent voir la Bentley dont le coffre était ouvert. Les trois acolytes du Vénérable étaient en train d'y charger ce qui restait de l'autel, les chaînes et la bâche blanche. Quand ils virent leurs victimes arriver, suivies par le Vénérable les menaçant de son arme, ils arrêtaient leur ouvrage. Ils regardaient, incrédules.

Quand tout ce petit monde fut réuni dans la cour du manoir, à l'abri des regards extérieurs grâce aux différentes dépendances et aux rideaux d'arbres, Lucie baissa les bras en souriant avant de les relever brutalement comme si elle voulait toucher le ciel.

Le Vénérable passa par dessus ses prisonnières, comme s'il avait été projeté. Il poussa un petit cri et laissa tomber son revolver. Il se retrouva à terre, aux pieds de ses acolytes interdits.

Les liens du sang

11

Carole s'était emparée du revolver. Désormais, le rapport de force était clairement en faveur des quatre adolescentes.

« Putain, comment tu fais ça ? » explosa le Vénérable en se relevant avec difficultés. De toute évidence, il s'était fait mal en tombant. Mais il savait que Lucie Encaux était la cause de son malheur.

La jeune fille répondit simplement : « vous n'avez pas à le savoir. Nous sommes venues parce que nous avons des intérêts communs. En fait, c'est simple : nous avons tous intérêt à ce qui s'est passé ne s'ébruite pas. Même les copines qui se sont juste faites tripoter. C'est le genre de truc qui peut être très préjudiciable pour une réputation dans un lycée. Quant à vous, si vous voulez éviter la prison, la ruine et le déshonneur... »

« En gros, nous disparaissions et on oublie tout, c'est ça ? » demanda sarcastiquement le Vénérable.

« Non. Vous ne devez plus jamais faire ça. C'est trop dégueulasse ! A n'importe quelle fille ! »

Laure Brévedent avait gueulé sa réplique en montrant un petit poing rageur qui restait un poing d'enfant dans une cour de récréation. Cela fit sourire tout le monde.

Les liens du sang

« Entendu, nous promettons de ne pas recommencer parce que nous avons été vraiment très méchants » se moqua le Vénérable en croisant ostensiblement les doigts dans son dos.

Lucie Encaux reprit la parole. Elle souriait toujours mais elle regardait le Vénérable avec l'attention d'un prédateur. L'homme perdit soudain sa superbe. Il avait peur.

« Vous n'allez effectivement plus pratiquer votre rituel aztèque rectifié. La loge *Sang et Jeunesse Eternelle* est dissoute. Monsieur Alban Valmont, vous êtes venu à notre rencontre car vous avez eu l'intuition que nous étions rassemblées pas très loin. Cette intuition, j'en ai eu une aussi vous concernant mais je devais vérifier. Et, quand vous vous êtes approché, je me demandais pourquoi cette intuition se renforçait. Je découvre à chaque instant de nouvelles choses dans votre esprit. Il en est de même pour vos amis, Yves Bertheau, Laurent Ourville et Arnaud Héricourt. »

« Comment cette sorcière connaît-elle nos noms ? » s'inquiéta avec fureur Laurent Ourville.

« Je sais aussi quel est votre métier, à quoi ressemblent votre femme et votre appartement, Monsieur Ourville, et je vais en savoir davantage chaque jour. Vous avez bu mon sang. Vous n'auriez pas dû. »

Les liens du sang

12

En claudiquant, après avoir refermé la dernière serrure du manoir qu'ils abandonnaient, Alban Valmont réussit à rejoindre sa Bentley. Sa projection brutale dans les airs avait laissé quelques traces. Les trois Porsche étaient déjà sur la route, roulant doucement en attendant que la voiture du Vénérable les rejoigne.

Les quatre adolescentes s'étaient rassemblées, regardant leurs adversaires s'éloigner. Seule Lucie souriait d'un air satisfait même si elle avait visiblement un peu mal à la cheville gauche, ne parvenant pas à rester appuyée dessus. Les trois autres filles affichaient plutôt un air inquiet et déboussolé. Elles regardaient plus souvent Lucie que les voitures qui repartaient vers la capitale. Qu'était-elle ? Pourquoi devait-elle leur cacher l'étendue de ses dons et sa nature ? Elles étaient évidemment lectrices et spectatrices de différents récits fantastiques et l'obligation pour ceux disposant de certains dons de se cacher ne les choquait pas en elle-même. Mais la curiosité était également très forte, plus forte que la crainte.

Carole songeait tristement : « moi qui rêvait d'une nouvelle vie tranquille, ça a l'air bien compromis. » Elle tripotait le revolver, ne sachant pas trop quoi en faire. Fallait-il le garder ? Avec son passé,

Les liens du sang

c'était peu approprié. Si on le trouvait... L'enterrer ? Il faudrait un endroit discret où personne n'irait le trouver par accident, en plantant des géraniums.

La Bentley s'était engagée sur l'allée. Tout d'un coup, Lucie perdit son sourire pour afficher une forte surprise et une grande contrariété. Le véhicule de luxe freina brutalement et engagea une rapide marche arrière vers le groupe d'adolescentes.

D'instinct, Carole reprit en main le revolver. Mais le véhicule était trop proche et trop rapide. Carole, Laure et Amélie tentèrent de s'écarter. Pas Lucie. Après la surprise, elle était rapidement passée à la colère. Elle n'avait pas bougé, écartant les jambes pour accroître sa stabilité.

Les roues de la Bentley ne tournèrent pas. Les pneus laissèrent des marques dans les gravillons de la cour. La voiture se décala de plus de quatre mètres sur le côté, sans raison apparente, et alla finir sa course dans le mur du manoir.

Une série de petites détonations retentit.

Dans la Bentley, les airbags s'étaient déployés. Et Alban Valmont avait lâché son volant en criant. Le brutal gonflement des airbags l'avait griffé aux bras et au visage. Sa peau était rougie et lui faisait un peu mal.

Lucie cria aussi de surprise et de douleur. La peau de ses bras et de son visage avait légèrement rougi. Elle regarda ses bras sans comprendre ce qui lui arrivait. Les trois autres filles ne bougeaient plus. Carole se

Les liens du sang

sentait stupide avec un revolver mal tenu dans ses mains.

Dès que les airbags se furent dégonflés, alors que le conducteur était encore un peu groggy, la Bentley, au pare-choc arrière à peine griffé, démarra en trombe et s'éloigna à vive allure, rejoignant les trois Porsche. Les quatre voitures prirent la direction de la capitale.

Solide, le manoir ne portait aucune trace du choc. Mais les traces de pneus laissées dans la cour étaient claires : la voiture semblait avoir été traînée sur le côté pendant son brutal recul.

« Il a voulu nous tuer » diagnostiqua Laure Brévedent, mêlant angoisse et colère.

Lucie commença à parler d'une voix faible, les yeux humides.

« Il avait peur, une peur immense qui lui obscurcissait l'esprit. Tout d'un coup, il nous a vues dans le rétroviseur. Sa peur s'est muée en une haine et une colère terribles. Alors, il s'est dit qu'il allait nous tuer toutes les quatre, d'un coup. Maintenant, il a de nouveau peur. Tous les quatre sont paniqués. Ils vont redonner la clé du manoir au propriétaire à son adresse dans la capitale. Ils l'ont appelé pour le prévenir qu'ils portaient un peu plus tôt que prévu. »

Carole s'était approchée d'elle, intriguée par les rougeurs au visage et sur les bras de Lucie. Celle-ci se tut. Et elle tomba dans les bras de Carole, évanouie. Lucie fut allongée sur le sol. Elle reprit rapidement

Les liens du sang

connaissance. Elle s'assit. Puis elle regarda Carole en lui montrant ses bras.

« Heureusement, tu n'as pas tiré. De toute évidence, je porte les stigmates des blessures qu'Alban Valmont a reçu avec l'explosion des airbags. Si tu l'avais blessé par balles ou même tué, que me serait-il arrivé ? »

« Tu savais que tu étais connectée à ces hommes, que quand on en blesse un, on te blesse toi ? » l'interrogea Amélie.

« Non, je ne le savais pas. Je découvre autant que vous. C'est la première fois que l'on boit mon sang. Je savais juste qu'il ne fallait pas que je m'amuse à faire des rituels comme les sœurs de sang, en me scarifiant avec une amie et en échangeant nos sangs peau contre peau. Mes parents ne m'ont pas tout dit. »

« Ne faudrait-il pas leur avouer ce qui t'est arrivée ? Ils devraient être discrets et savoir quoi faire. »

Laure Brévedent avait adopté le ton de la raison. Cet aveu lui semblait évident. Mais Lucie hurla en retour.

« Non. Il n'en est pas question. Et n'oubliez pas que vous avez été témoins de choses que nous n'auriez pas dû voir. Comment réagiraient mes parents à votre égard ? »

Les trois filles s'entre-regardèrent. De fait, elles étaient toutes des témoins très gênantes. Si les Encaux semblaient de braves gens, rien n'excluait une réaction violente de leur part pour protéger leur secret. Et les

Les liens du sang

apparences pouvaient être trompeuses. Personne ne pouvait les soupçonner d'avoir une fille aux pouvoirs extraordinaires, pouvoirs qu'ils devaient également posséder, probablement bien plus forts.

Lucie avait probablement raison. Se taire était sans doute la meilleure solution. Rapidement, elle put marcher normalement et retrouva une couleur de peau normale.

Elle guida ensuite ses amies vers le chemin douanier, en prenant la porte discrète au travers des barbelés, dans les sous-bois. Les quatre hommes l'avaient empruntée pour les capturer. Et sa présence était forte dans leurs esprits. Les quatre adolescentes se retrouvèrent donc à l'endroit de leur rencontre, à l'endroit où Régis-la-chemise-rouge avait voulu violer Carole, à l'endroit où les quatre hommes avaient tué le garçon avant de capturer les quatre filles.

Elles s'approchèrent du bord de la falaise, gardant le silence. Saisies d'une curiosité morbide, elles cherchaient à voir où avait chuté Régis-la-chemise-rouge.

Pour Carole, l'endroit prit soudain une autre dimension. Un pas en avant. Un seul petit pas en avant. Et alors, finis les mauvais souvenirs. Fini le cauchemar dans lequel elle était retombée. Un seul petit pas. Ses parents l'oublieraient. Peut-être seraient-ils tristes après tous les efforts qu'ils avaient faits pour sortir leur fille de ses ennuis. Mais sans doute seraient-ils soulagés. Bon

Les liens du sang

débarras. Plus de fille indigne. Plus de petite putain droguée. Un seul petit pas et descendre soudain de deux cents mètres. Au même endroit que Régis-la-chemise-rouge, le violeur. Suprême ironie. Un tout petit pas. Une larme coula sur sa joue gauche. Allez. Feu. Go. Carole sentit sa jambe droite se lever. Elle ne pouvait pas l'arrêter. Il fallait qu'elle fasse ce pas.

Tout d'un coup, Lucie s'adressa à elle, sortant Carole de sa rêverie suicidaire.

« Carole, essuie bien le revolver, surtout la crosse, avec ton T-shirt. Appuie bien. Ensuite, lance-le le plus loin possible en le tenant avec des feuilles d'arbres. »

Interpellée, la jeune fille obéit. Elle retourna dans le sous-bois arracher quelques feuilles pour pouvoir attraper l'arme sans laisser d'empreintes. Et elle frotta avec énergie. Enfin, elle jeta l'arme au loin avec la plus grande énergie dont elle fut capable. Le revolver décrivit une courbe ascendante durant plusieurs mètres avant de disparaître. Il était trop petit, trop loin. On entendit à peine un petit bruit de métal qui se rompt.

Les liens du sang

13

L'été avait vite filé. Lors des incidents, il était bien engagé, les vacances s'achevaient déjà. Les quatre adolescentes se retrouvaient souvent mais ce qui s'était passé ne faisait plus partie des discussions. Rapidement, un tabou avait été posé. Et il fallait préparer la rentrée.

Après plusieurs mois loin de l'école, Carole avait ressorti ses livres. Sa mère avait insisté pour qu'elle révise. Quelques cours par correspondance s'étaient avérés nécessaires pour se remettre dans le bain. Carole savait qu'elle avait épuisé son droit à l'erreur. Il ne pourrait pas y avoir de nouveau redoublement. Si elle échouait cette année, ce serait la filière courte, un diplôme professionnel qui la bloquerait définitivement. A l'inverse, si elle était dans les premières, si elle triomphait au baccalauréat, s'ouvrirait à elle une carrière intéressante. Même si toutes les mères doivent dire la même chose, celle de Carole insistait sur les capacités de sa fille. Elle, elle était professeur. Et elle n'avait pas la réputation d'être laxiste. Elle n'en était donc que plus crédible. Les tests psychométriques et de personnalité passés en prison, durant l'instruction de son affaire, plaidaient dans le même sens. Les résultats avaient facilité un jugement clément, bien plus qu'un avocat ayant délivré le service minimum dans une affaire

Les liens du sang

banale de gamine droguée. Il s'était contenté d'insister sur le casier judiciaire vierge jusqu'à présent, sur la bonne intégration de l'accusée. Un discours qu'il devait resservir pour toutes les jeunes primo-délinquantes qu'il défendait comme un ouvrier spécialisé opère sur sa chaîne. Le juge l'avait d'ailleurs à peine écouté, ne pouvant s'empêcher de bailler. C'était un théâtre. Chacun jouait le rôle attendu. Carole avait beaucoup pleuré, insisté sur ses regrets, promis qu'elle ne recommencerait plus. Comme toutes les autres. Comme toutes celles qui passaient sur le même banc des prévenus pour les mêmes motifs.

Pris par les préparatifs de la rentrée, Carole n'avait plus songé à mettre fin à ses jours. Il y avait pourtant une belle poutre dans sa chambre. Et des cordes, ça se trouvait facilement dans l'atelier de son père. Plus facile et pouvant passer pour un accident, il y avait aussi la solution de la falaise, comme lorsque Carole avait failli sauter, avant d'être ramenée sur Terre par les ordres de Lucie. Mais non, Carole ne l'envisageait plus. Elle ne l'écartait pas non plus. Elle n'y songeait simplement plus. Les jours passaient. Carole, accompagnée par sa mère, s'était rendue au lycée de Saint-Alban pour quelques démarches administratives liées à son inscription. De l'administratif de base. L'été s'achevait bien.

Les liens du sang

14

Quelques cauchemars certaines nuits : c'est tout ce qui restait des incidents lorsque l'heure de la rentrée sonna. Le secret avait tenu. Le tabou aussi.

Tous les matins, les adolescents se retrouvaient sur la place principale du village, en attendant le bus. Comme depuis des années. Rien ne changeait, sauf les visages des adolescents et, légèrement, leur nombre. En gros, une trentaine de gamins provenant de Criquebourg et de ses environs immédiats étaient là tous les matins de semaine durant les périodes scolaires. Et les mêmes prenaient le bus dans l'autre sens le soir.

Quelques adultes étaient perdus dans cette masse de jeunesse. Eux allaient généralement jusqu'à Morbourg. Carole avait cette angoisse de s'endormir et de rater son arrêt à Saint-Alban. Arriver à Morbourg, violer ainsi son interdiction de séjour, se faire arrêter de nouveau, rater sa nouvelle vie, perdre sa vie, la finir dans des geôles de plus en plus sordides.

Comme prévu, Carole, Lucie, Laure et Amélie étaient dans la même classe. Elles étaient quatre adolescentes ordinaires habitant le même village. Quelque chose, dans l'attitude de Carole, sans doute, transparaisait. Les garçons sentaient qu'elle n'était plus

Les liens du sang

vierge. Et aucun garçon présent ne semblait la revendiquer. La chasse était donc ouverte. La jeune fille ne s'en plaignait pas. Elle acceptait volontiers qu'on lui offre des cafés au moment des pauses. Mais déclinait systématiquement les invitations à sortir le soir à Morbourg. Ou même ailleurs. Elle était maintenant une gentille fille qui rentrait sagement chez sa mère tous les soirs. Plus aucune aventure avec un garçon.

Les garçons regardaient les autres filles, bien sûr. Même Amélie muait rapidement. Ses seins prirent forme en quelques mois. Mais Lucie, bizarrement, leur faisait peur. Grande, blonde, dynamique, un regard plus mature peut-être, l'adolescente se désolait qu'aucun ne songe à lui offrir un café. Il est vrai qu'elle regardait de plus en plus les autres filles, s'imaginant les pénétrer avec un phallus dont elle n'était pas dotée. Et elle savait qu'elle aimerait ça.

Si Amélie brillait scolairement, Carole n'était pas loin. Lucie, elle, semblait avoir des éclairs de génie, surtout dans des matières précises comme les mathématiques et l'économie ainsi que l'histoire et la géographie. Pour le reste, elle était souvent distraite, même si ses résultats n'étaient pas mauvais.

Dans la capitale, parfois, Alban Valmont aussi était distrait. Il se retrouvait plongé inexplicablement dans les affres de l'adolescence. La crise de la cinquantaine, peut-être. Sa femme se demanda ce qui lui

Les liens du sang

arrivait. Peut-être avait-il une maîtresse ? Elle le fit suivre quelques jours. Sans résultat.

Sa société d'import-export fonctionnait bien. Il eut même des envies de développement dans des pays qui étaient au programme de géographie du lycée. Une nouvelle jeunesse semblait s'emparer de lui.

A son poste de chef de service central dans une grande banque internationale, Yves Bertheau aussi connaissait quelques évolutions dont il prit conscience petit à petit. D'abord, il se dit qu'il rêvait, que c'était une illusion. Son directeur de département l'appela pourtant dans son bureau pour lui signaler ses errements.

La discipline se relâchait dans le service. Les performances fléchissaient. Un petit coup de mou, cela arrive. Mais pas trop longtemps.

De même, Laurent Ourville commit quelques erreurs de débutant dans son travail d'agent de change. A titre privé, il privilégia des spéculations sur des monnaies de pays peu connus pour leur performance économique. Tous avaient comme particularité d'être au programme de géographie du lycée.

Lui aussi se fit rappeler à l'ordre. L'argent est chose sérieuse. On ne plaisante pas avec l'argent. Sa femme lui demanda pourquoi il s'était amusé à investir l'argent du ménage dans des monnaies de pays émergents. Elle craignit que l'esprit de retour en adolescence rebelle qu'elle trouvait à son mari ne soit le signe de la présence d'une rivale. Le directeur, supérieur

Les liens du sang

direct de Laurent Ourville, lui suggéra d'ailleurs de prendre une maîtresse s'il en avait besoin pour retrouver sa performance.

Enfin, Arnaud Héricourt n'échappa pas à cette étrange contagion. Trader, il prenait des positions risquées, trop risquées. Ses jugements jadis très sûrs n'étaient plus aussi bons. Il fut mis sous surveillance. On lui laissa moins d'autonomie.

Il eut l'impression d'un retour en arrière, de rétrograder dans sa carrière. Il protesta. Mais ses supérieurs lui montrèrent les chiffres. Il ne put rien objecter. Non, en effet, il n'avait plus ce talent qui avait fait sa force. Il était peut-être temps qu'il prenne de grandes vacances. Ou qu'il change de poste. Ne pas faire l'année de trop. Renoncer à un emploi très rémunérateur avant de tout perdre par bêtise. Certains avaient outrepassé leur autonomie. Certains étaient en prison pour avoir triché. Ils avaient tout perdu.

Mais la loge Sang et Jeunesse Eternelle ne s'était plus réunie depuis les incidents. Quelques rapides échanges de courriels avaient suffi aux politesses. Tous voyaient leur peur grandir. Chacun savait que les autres étaient dans le même cas que lui.

Les liens du sang

15

La route de Morbourg à Criquebourg passait nécessairement par Saint-Alban. Il y avait la grande route, qui partait de la gare de la grande ville portuaire et remontait par l'intérieur des terres, celle qu'empruntaient les autocars. Et puis, il y avait aussi la route de la côte, celle qui passait par toutes les jolies villas de la partie haute de Morbourg avant de filer dans la campagne en zigzaguant selon les irrégularités de la ligne de falaise ou bien pour contourner telle ou telle vailleuse. On passait alors devant ce qui restait des terres des vicomtes de Saint-Alban, quelques prés, quelques vaches et un manoir qui tombait petit à petit en ruines. On disait qu'il appartenait à une policière, dernière rejeton de la famille, qui peinait à l'entretenir. Sans doute, un jour, le manoir serait-il à vendre.

Les deux routes se rejoignaient à Saint-Alban. Franck Encaux était de bonne humeur. Il avait quitté les bureaux de sa société d'import-export plus tôt que d'habitude. Il faisait beau. Prenant plaisir à entendre ronronner le moteur de sa luxueuse voiture, il décida de rentrer à Criquebourg par la route de la côte.

Il n'était pas homme à commettre des excès de vitesse. Jeune, il avait trop eu l'habitude des carrioles à chevaux. Et quand les chevaux s'emballaient, cela

Les liens du sang

devenait vite dangereux. Non, il n'allait jamais trop vite. Avec les années puis les siècles viennent une certaine sagesse et une patience qui manque aux humains ordinaires.

En passant devant le manoir des vicomtes de Saint-Alban, il eut l'envie de l'acheter. Il serait plus près de Morbourg qu'à Criquebourg. Il ne s'était installée dans ce petit village qu'à cause de sa femme Ermeline. Elle aimait être au calme pour peindre et écrire. Ce manoir ferait autant l'affaire. Oui, Franck Encaux se dit qu'il pourrait rechercher qui était aujourd'hui le propriétaire et lui faire une proposition. Et leur fille Lucie serait ainsi à quelques minutes à pieds du lycée.

Franck Encaux avait toujours le réflexe de chercher la poche de son gilet. Mais il n'avait plus de gilet. Ni de montre à gousset. Souriant de sa bêtise, il regarda à son poignet sa belle montre électronique reliée à une horloge atomique pour lui garantir une heure parfaitement exacte dans les dix à vingt millions de prochaines années. S'il vivait jusque là. Ce serait amusant de garder cette montre tout ce temps, juste pour pouvoir la prendre en défaut.

Non, il était trop tard. L'autocar pour Criquebourg avait emmené son chargement d'adolescents depuis au moins une demi-heure. Il ne pourrait pas ramener sa fille et ses trois amies avec lui. Elles était quatre, toujours fourrées ensemble. Franck Encaux préférait ça à des sorties avec des sales gosses

Les liens du sang

qui la distrairaient de ses études. Sa fille avait encore quelques siècles devant elle. Elle pouvait rester vierge encore quelques années malgré la poussée des hormones. Les résultats scolaires de la bande étaient bons, même si Lucie n'était pas la meilleure, blessant l'orgueil parental de son père.

Franck Encaux regretta ce rendez-vous raté. Il n'avait jusqu'à présent que vaguement croisé les trois amies de sa fille. Il aurait bien aimé mieux les connaître. Ce petit trajet pour les ramener du lycée à Criquebourg dans une voiture confortable en aurait été l'occasion.

En fait, pour l'inquiéter, il y avait surtout cette Caroline Colbert ou quelque chose comme ça. Non, Carole Colbosc, voilà, c'était ça. Carole Colbosc. Il savait que le chef de la brigade de gendarmerie était passé plusieurs fois saluer la famille Colbosc. Depuis la mort de son fils Régis, qui était très proche de lui et à qui il disait trop de choses selon les rumeurs, des choses qui auraient dû rester dans le secret professionnel, le chef était devenu un peu bizarre. Mais ces visites régulières pour saluer de nouveaux arrivants, juste s'assurer que tout allait bien, étaient étranges.

Bah, peut-être le plus simple serait-il d'inviter tout ce petit monde à la maison. Pour l'anniversaire de Lucie par exemple. Ermeline cuisinait de très bons gâteaux aux pommes. Même s'il détestait qu'elle s'amuse avec ça, Ermeline venait parfois lui susurrer dans le cou, juste avant d'y déposer un baiser, « tu sais, Vincent Van

Les liens du sang

Gogh adorait ma recette de gâteau. » Ce peintre, ce miséreux, n'était pas un bon amant d'après ce que lui avait avoué sa femme. Leur liaison n'avait pas duré. Et puis, c'était avant sa rencontre avec son mari actuel. Mais elle aimait lui titiller la jalousie. Gamine. Malgré ses quelques siècles au compteur, elle restait par certains aspects une gamine. Mais elle était aussi une peintre de talent qui avait su prendre les bons amants pour l'aider à progresser malgré son indéniable génie personnel. A chaque période de son inspiration, elle avait changé de nom, bien sûr. Et elle n'avait pas non plus dédaigné les écrivains. Le poulet qu'aimait Victor Hugo était une des grandes réussites culinaires d'Ermeline Encaux.

La voiture passa doucement auprès du lycée. Non, tout était calme. Tous les adolescents étaient bien partis.

Franck Encaux soupira. Tant pis. Peut-être rattraperait-il l'autocar mais ce serait idiot de faire descendre les filles. Autant rentrer doucement et passer une bonne soirée avec ce qui restait de sa famille proche. Les autres étaient si loin, maintenant.

Les liens du sang

16

Lucie salua ses amies en descendant de l'autocar. Carole n'avait pratiquement qu'à traverser la rue de la Valleuse pour se retrouver chez elle. Elle veillait à le faire sans détour, souvent avant même que l'autocar ne reparte, surtout quand un gendarme se promenait négligemment par là, jetant un œil à qui descendait (ou pas) de l'autocar, ce qui arrivait de temps en temps, de manière imprévisible et impromptue. Laure et Amélie habitaient à peine plus loin mais dans une autre direction.

Remontant de quelques dizaines de mètres dans la rue de la Valleuse, Lucie se dirigea vers chez elle. Au moment où elle s'apprêtait à traverser la route, elle fut surprise de voir la voiture de son père arriver. Celui-ci l'aperçut et la salua d'un grand geste et d'un sourire.

Le temps que Franck Encaux range sa voiture dans le garage de la vieille demeure rénovée, Lucie était rentrée et avait embrassé sa mère. Elle avait posé négligemment ses affaires d'école dans l'entrée, au pied de l'escalier menant aux chambres. Elles les monteraient plus tard.

« Tu rentres de bien bonne heure, mon chéri » dit Ermeline à l'entrée de Franck Encaux en l'embrassant.

Les liens du sang

« Oui, c'est vrai. Ma journée avait très mal commencé mais s'est merveilleusement terminée. De manière assez inexplicable, d'ailleurs. Du coup, j'étais tellement perturbé que j'ai préféré rentrer sans rester trop tard. »

« Eh bien, profitons-en, alors. Le souper n'est pas prêt. Retrouvons-nous au salon, tu nous raconteras, Franck. Je vais sortir le porto, le jus d'orange pour Lucie et quelques cacahuètes. Lucie, va déposer tes affaires dans ta chambre et rejoins-nous. »

« Toujours pas de porto pour moi ? » soupira Lucie en bougonnant.

Ce n'était pas vraiment une question appelant une réponse. Ses parents se contentèrent d'en rire. Mais quand l'adolescente eut disparu dans l'escalier, Franck chuchota à sa femme : « bah, faisons lui goûter. Pas d'occasion spéciale. Comme ça, l'alcool n'aura pas de dimension solennelle. »

« Bon, soit. Qu'elle profite de ta bonne humeur pour se corrompre. Elle est grande maintenant. Un fond alors, qu'elle fera couler avec le jus d'orange. Je lui prends un deuxième verre. »

Dans le salon, les fauteuils étaient en arc de cercle, tournés vers la baie vitrée. Au delà, un court jardin s'étendait. Il permettait d'accéder par une petite porte dans la haie basse au chemin douanier. Au delà, on voyait l'océan qui emplissait l'horizon.

Les liens du sang

Au centre des fauteuils, sur la table basse, chacun avait posé son verre -ses verres pour Lucie- et piochait dans le bol rempli de cacahuètes.

« C'est bon, c'est chaud » avait simplement dit Lucie en goûtant son porto. En elle, cependant, se bousculaient mille qualifications qu'elle n'aurait pas dû connaître. Elle s'abstint de les prononcer.

Franck Encaux raconta alors sa journée.

« Comme je vous disais, ma journée avait fort mal commencé. Un concurrent basé dans la capitale avait pris, pendant la nuit, des positions sur un marché étranger qui auraient pu me faire perdre beaucoup d'argent. A son profit, bien sûr. Et l'entreprise en question n'est pas réputée pour sa bonté d'âme. Je connais son patron, un sale type nommé Alban Valmont. »

Lucie tressaillit intérieurement en entendant ce nom. Son propre nom avait-elle été tentée de penser. Mais elle ne fit rien voir à ses parents. Son père continua.

« Et puis, en fin de journée, il n'a pas sonné l'hallali. Ses prises de position devinrent nulles sans qu'il en profite. Il n'a pas perdu d'argent, bien sûr, en dehors de frais techniques, mais il ne m'a pas saigné comme il aurait pu. C'est inédit de la part d'Alban Valmont. Il a dû être occupé sur une affaire plus grosse et déléguer à un stagiaire qui n'a rien compris. En tous cas, j'ai eu de la chance. J'espère que cette gentillesse ne vise pas à me

Les liens du sang

mettre dans de bonnes dispositions pour que j'accepte une affaire un peu plus tard. »

Toujours silencieusement, Lucie tremblait. Elle savait quelle rage avait consumé Alban Valmont quand il s'était aperçu que non, il ne pouvait pas ruiner le père de Lucie. Son propre père avait-il alors songé.

Le soir, pour la première fois depuis les incidents, la Loge fut convoquée par son Vénérable. Ses membres se réunirent le lendemain pour dîner dans un salon privé d'un grand hôtel. Durant le repas, ils échangèrent sur la situation. Oui, chacun connaissait des perturbations essentiellement professionnelles. Mais les épouses respectives avaient aussi commencé à se poser des questions. Leurs hommes avaient changé, elles le sentaient.

De toute évidence, le Rituel avait été opéré avec un être qui n'était pas une simple humaine. Un tel être n'était pas censé exister. Nul n'en avait jamais rencontré. Et il était délicat de trouver la moindre crédibilité aux récits que l'on trouvait ici ou là sur Internet, extraits de vieilles superstitions voire de contes fantastiques mal digérés. Comment procéder face à une telle être ? Si rien n'était fait, quelle transformation allaient-ils tous subir ?

Une autre difficulté surgissait : aucune aide ne pouvait sérieusement être demandée. Bien entendu, impossible d'aller voir la police ou même un exorciste qui les dénoncerait. Aucune loge du Rite Aztèque

Les liens du sang

Rectifié n'avait, de toute évidence, jamais été confrontée à un tel problème. Du moins, cela n'avait jamais été documenté dans les archives de l'Ordre.

Alors il allait falloir improviser. Et prendre des risques. Le contrôle semblait s'opérer dans les deux sens puisque des visions du lycée venaient perturber les membres de la loge. Et si l'action portait ses fruits, alors il faudrait documenter les archives. En espérant ne pas être pris pour des fous.

Il fallait traiter sérieusement le dossier de cette sorcière. De cette succube. Ou de cette créature.

Cette nuit-là, alors qu'elle s'était couchée à son heure habituelle, une heure adaptée pour une lycéenne, tandis que des hommes plus âgés échangeaient dans un salon d'un hôtel en buvant du brandy, Lucie rêva d'une manière inhabituellement réaliste.

Elle était accusée, devant un étrange tribunal du Moyen-Age. Elle ne reconnaissait pas les visages mais il lui semblait que tous les juges étaient elle-même. Elle ne comprenait pas bien l'objet du procès, ni même si cet objet existait. Il lui semblait qu'on lui reprochait d'exister, d'être vivante.

Et elle fut condamnée. Alors des ombres l'emmenèrent. On la sortit sur une place où une foule immense, sans le moindre visage, attendait. Lucie fut placée sur un bûcher. Les flammes s'élevèrent. Elles

Les liens du sang

encerclèrent l'adolescente. Elles commencèrent à la dévorer.

Lucie se réveilla en hurlant. Elle mit quelques minutes à se calmer, à vérifier que rien ne brûlait autour d'elle. Oui, elle avait rêvé.

Elle eut du mal à se rendormir. Elle craignait le retour de ce rêve. Mais son sommeil ne fut plus perturbé.

Dans la capitale, quatre hommes se séparèrent en quittant un grand hôtel. Ils se serrèrent la main d'une manière particulièrement appuyée. Ils étaient tous marqués par une solennité inhabituelle à la sortie de ce genre de réunion.

Oui, ils étaient désormais liés par un engagement aussi fort qu'imprévu. Il ne s'agissait plus de jeux érotiques, de parodie de religion, de libertinage, ni même de viols et de meurtres d'adolescentes. Il s'agissait de sauver leurs vies.

Et ils ignoraient la nature exacte de la menace.

Les liens du sang

17

Il n'avait pas à se justifier, étant le patron de son entreprise, mais Alban Valmont signala à ses collaborateurs qu'il prenait une journée de congés. Un vendredi, cela n'avait rien d'étonnant. Profiter d'un week-end de trois jours était bien agréable, de temps en temps. Et, de toute évidence, chacun l'avait remarqué, Alban Valmont était fatigué ces derniers temps. Il avait d'étranges lubies, des pays dont plus personne n'avait entendu parler depuis l'époque du lycée ou bien regarder des magazines pour adolescentes dans les kiosques.

Et puis, c'était le week-end qui ouvrait des vacances scolaires. Partir un jour avant la ruée des familles sur les routes était intéressant. La neige couvrait régulièrement les campagnes et, en montagne, elle s'accumulait, permettant d'ouvrir les pistes de ski sans recourir à un enneigement artificiel.

Yves Bertheau, Laurent Ourville et Arnaud Héricourt n'eurent pas non plus de grandes difficultés à obtenir une journée de congé un vendredi, d'autant que tous semblaient fatigués et que leur hiérarchie leur souhaita à chacun un agréable week-end de repos. Et puis, de la sorte, leurs collègues respectifs pourraient s'épancher un peu plus dans le dos de chacun. Les trois subissaient de plus en plus de railleries.

Les liens du sang

Dans un petit gîte rural discret, pas très loin de Saint-Alban, peu après midi le vendredi, une Bentley se gara dans la cour. Alban Valmont récupéra les clés de la demeure louée pour le week-end et, quand le propriétaire fut parti, appela ses comparses sur leurs téléphones mobiles. Les trois Porsche pénétrèrent l'une après l'autre dans la cour.

Les quatre hommes déjeunèrent tranquillement, se forçant à échanger des banalités. Puis ils nettoyèrent la table du séjour, firent la vaisselle et rangèrent toutes leurs affaires dans les coffres des voitures, au cas où ils seraient amenés à fuir précipitamment. Les véhicules avaient été garés de telle sorte que partir fut simple. Personne ne savait ce que leur tentative allait donner.

« Mademoiselle Encaux, vous dormez ? »

« Euh, non, Madame... »

« Alors suivez ce que je dis. »

« Je, excusez-moi, madame. Je ne me sens pas très bien mais ça va aller. »

« Il vous reste quelques heures avant quinze jours de vacances. Faites un effort. »

Les élèves s'étaient retournés pour regarder Lucie Encaux qui était rarement ainsi reprise par les enseignants. Tous s'accordèrent, dans les murmures qui suivirent, à la trouver très pâle, plus que d'habitude.

Les liens du sang

18

Sur le chemin pour aller prendre l'autocar, à quelques dizaines de mètres de la porte du lycée, Lucie Encaux marchait lentement. On aurait dit qu'elle était groggy. Ou un peu saoule. Elle zigzaguait. Carole Colbosc la suivait en silence, se préparant à la rattraper si elle s'évanouissait. Elle échangeait des regards inquiets avec Amélie Lorcher.

Laure Brévedent préféra mettre les pieds dans le plat. Elle se plaça à côté de Lucie et l'apostropha.

« C'est vrai que tu n'as pas l'air bien. Tu es malade ? »

« Peut-être une grippe qui commence. Je me sens bizarre. »

Lucie s'arrangea pour ralentir le pas et être ainsi en dernier de leur groupe. Une autre classe arrivait mais elle était plus loin. L'autocar ne partirait pas sans cet autre groupe mais les quatre filles disposaient ainsi de quelques secondes entre elles.

S'arrangeant, en se retournant, pour que ses trois amies soient seules à entendre sa phrase, elle prononça doucement : « ils sont réunis, je le sens. »

Les quatre filles comprirent aussitôt. Lucie reprit sa marche hésitante, suivie de ses trois amies et elles montèrent dans l'autocar alors qu'arrivait le groupe

Les liens du sang

suisant. Elles parvinrent à s'asseoir sur une rangée de quatre sièges, à l'avant de l'autocar, juste derrière le chauffeur. Les autres élèves préféraient en général commencer à remplir l'autocar en partant du fond.

Quelques minutes plus tard, le chauffeur se leva et compta rapidement le nombre de passagers. Puis il descendit et vérifia que personne ne courait pour rejoindre l'autocar. Il était l'heure mais une ou deux minutes de retard n'étaient pas un problème. Satisfait des résultats de ses contrôles, le chauffeur reprit sa place sur son siège et démarra le véhicule. Dans le bruit pneumatique habituel, la porte se ferma. Puis l'autocar s'engagea sur la route.

Rapidement, comme chaque soir, la plupart des passagers se mirent à somnoler. Lucie Encaux sembla s'endormir contre la vitre à côté d'elle.

Dans le séjour d'un gîte rural pas très loin, une grande nappe blanche avait été posée sur la table. Les quatre hommes s'étaient placés chacun d'un côté de la table. Les autres chaises avaient été poussées contre le mur. Au centre de la table, un bougeoir en cuivre contenait une grosse bougie, une sorte de cierge vierge de toute inscription mais d'une couleur rouge-brun.

Alban Valmont prit son briquet, se leva et alluma la bougie. Puis il rangea son briquet dans sa poche et se rassit.

« Commençons », ordonna-t-il.

Les liens du sang

Les quatre hommes tendirent les bras afin que chacun puisse tenir par les mains ses deux voisins. La table était donc encerclée d'une chaîne humaine. Mais les regards se concentraient sur la bougie. Tous savaient qu'il ne s'agissait que d'auto-hypnose : il fallait se concentrer, entrer en transe et tenter ce qu'ils avaient décidé. La cire commençait à fondre. Une odeur de cochon grillé envahit la pièce. Quand la cire fondait, elle se séparait d'un liquide qui coagulait rapidement avant de brûler tandis que la cire redevenait presque blanche en coulant sur les côtés, formant des sortes de stalactites.

Les yeux de Lucie Encaux s'ouvrirent. Elle regardait la route, par delà le pare-brise avant de l'autocar. Le soleil n'était pas tout à fait couché mais il faisait très sombre déjà. Tous les véhicules avaient allumé leurs phares.

Perturbé par les mouvements de sa voisine de siège, Carole Colbosc se réveilla à son tour et la regarda. Lucie n'était pas dans son état normal. C'était une évidence. Ses lèvres tremblaient. Son regard était fixé droit devant, vers l'infini, sans rien voir. Elle semblait affolée ou effrayée.

Fronçant les sourcils en tentant de réfléchir, Carole Colbosc observait son amie. Elle hésitait sur la conduite à tenir. Devait-elle lui parler ? Devait-elle lui demander ce qui n'allait pas ? Criquebourg n'était plus très loin. Dans quelques instants, l'autocar allait tourner

Les liens du sang

et s'engager dans la petite route de la valleuse. Quelques minutes. Et il ne faudrait guère plus pour qu'il s'arrête à quelques pas de leurs maisons respectives. Tout allait bien. Tout allait bien se passer. Rien ne pouvait leur arriver aussi près de chez elles.

L'autocar ralentit. Dans l'ombre du dehors, Carole reconnut le croisement, à quelques dizaines de mètres devant. Il y avait un poteau blanc avec le sommet peint en rouge de chaque côté de la route au niveau du croisement. L'autocar n'avait qu'à passer entre les deux.

Le clignotant de l'autocar s'alluma. Le cliquetis caractéristique retentit. Les quatre filles étaient juste derrière le chauffeur. Elles entendaient bien les bruits qui accompagnaient la conduite. Le levier de vitesse changea de position plusieurs fois. Le véhicule freina.

Derrière, dans une longue file de voitures particulières, les conducteurs eurent un soupir de soulagement. Enfin, ils allaient se débarrasser de cet encombrant autocar qui les ralentissaient. Doubler était compliqué. Il y avait souvent des véhicules dans l'autre sens.

Comprenant la douleur des automobilistes, un petit camion de livraison d'épicerie qui arrivait en face voulut faciliter la manœuvre de l'autocar. Il n'était pas suivi avant plusieurs centaines de mètres. Alors il s'arrêta à quelques mètres du croisement et fit un appel de phares à l'autocar. Le chauffeur remercia d'un grand geste et tourna son volant.

Les liens du sang

Lucie cessa de respirer. Elle se figea totalement. Carole eut l'impression qu'elle étouffait. Mais elle eut sa préoccupation vite distraite.

Le chauffeur poussa un juron. Quelque chose n'allait pas. L'autocar accéléra et écrasa l'un des poteaux marquant le croisement. Et la camionnette se remit soudain à avancer. Elle se précipita contre la vitre où s'appuyait Lucie quelques instants auparavant.

Par la fenêtre, Carole vit le conducteur de la camionnette, totalement paniqué, être écrasé par son volant tandis que son pare-brise explosait. La vitre à côté de Lucie s'opacifia aussitôt, réduite en mille morceaux retenus par le film plastique de sécurité. L'autocar, lui, poursuivit sa course malgré les hurlements de panique des passagers, soudain réveillés par les chocs et les jurons du chauffeur.

Repoussé par le choc avec la camionnette, l'autocar se mit en travers de la route de Criquebourg, animé d'un important gîte, mais son nez et les roues avant s'enfoncèrent dans le fossé qui courait le long de la route. Il bascula sur son flanc. Enfin, comme emporté par une grande vitesse, il se retrouva en entier dans le fossé.

Les passagers avaient été projetés contre les vitres frottant sur le sol et qui ne purent pas résister aux multiples chocs d'un côté avec les cailloux emplissant le fossé et de l'autre avec les crânes et les coudes. Le pare-brise avant explosa également. Une branche basse d'un

Les liens du sang

arbre situé peu après le croisement semblait s'être délibérément abaissée pour pénétrer dans le pare-brise. Elle s'enficha dans le fauteuil où Lucie avait été assise. Les cris emplissaient l'autocar. D'abord sonnée, Carole s'aperçut qu'elle couvrait de son corps Laure et Amélie qui râlaient malgré leur panique. Et Lucie, inerte, était par dessus elles. Partout, il y avait des éclats de verre. Partout, il y avait du sang. Partir. Sortir. Quitter cet endroit. Fuir les cris. Fuir le sang.

« Venez, sortons par le pare-brise » ordonna Carole à Laure et Amélie qui, comme hypnotisées, obéirent. Carole emmena dans ses bras Lucie, la traînant comme elle pouvait. Lucie avait totalement perdu connaissance.

Dehors, des voitures s'étaient arrêtées, allumant leurs warnings, se plaçant au milieu de chaque route pour protéger l'autocar. Des gens faisaient de grands gestes pour prévenir les nouveaux véhicules qui approchaient. D'autres aidaient les passagers de l'autocar à quitter leur prison de métal. Plusieurs téléphonaient aux secours.

Les liens du sang

19

La bougie se consumait lentement. L'odeur de cochon grillé rendait l'atmosphère insoutenable dans le séjour du gîte rural. Sur le sol, quatre hommes étaient allongés en grand désordre. Ils gémissaient, tremblaient, pleuraient.

Le plus jeune, Arnaud Héricourt, se mit à quatre pattes. Il toussa. Il se secoua la tête. Il toussa de nouveau. En tremblant, il parvint à genoux jusqu'au bout de la table. Il tira doucement sur la nappe. De toutes façons, il ne pouvait pas tirer plus vivement. Le cierge s'approcha de lui. Enfin, il parvint à se saisir du bougeoir. Il approcha la flamme de sa bouche et souffla. Une fois la flamme éteinte, il reposa le bougeoir sur la table. Épuisé par cet effort surhumain, il s'effondra sur le sol en toussant, comme s'il allait devoir cracher ses poumons.

Alors Laurent Ourville se redressa à demi à son tour, sorti de sa torpeur par la toux de son condisciple. A quatre pattes, avec la tête qui lui tournait, il parvint jusqu'à une fenêtre. Il réussit à l'ouvrir en grand avant, à son tour, de s'effondrer de nouveau.

Le troisième, Yves Bertheau, réussit alors une manœuvre similaire avec une autre fenêtre et avec le même résultat. Désormais, un courant d'air frais

Les liens du sang

envahissait la pièce. L'odeur épouvantable en fut chassée en quelques instants. La température baissa aussi fortement, stimulant les hommes peu habillés.

Et la raison de leur évanouissement se dissipait. Ce n'était pas la fumée ou l'odeur. Non, c'était un accident de la route. Leur autocar avait raté son virage. Une camionnette avait percuté la fenêtre contre laquelle ils se reposaient.

Non. L'esprit leur revenait. Les souvenirs aussi. C'étaient eux qui avaient fait dériver l'autocar. Ce n'était pas tellement plus dur que de déplacer une Bentley en pleine accélération. Et la camionnette, de même, ils l'avaient projetée sur eux. Un suicide. Oui, c'était cela : ils avaient essayé de se suicider. Même la branche avait raté son coup. Elle s'était fichée dans le fauteuil, là où ils dormaient quelques secondes plus tôt.

Petit à petit, ils arrivaient à s'asseoir en s'appuyant contre un mur. Le plus âgé d'entre eux fut le plus lent à sortir de son évanouissement. Enfin, Alban Valmont parvint à se redresser en se tenant à ses genoux pliés.

« C'est raté, elle est vivante », dit-il.

« Et nous aussi » constata Arnaud Héricourt avec une certaine irritation dans la voix.

La preuve était faite que se débarrasser de Lucie Encaux ne serait pas simple.

Les liens du sang

20

Elles s'étaient agrippées les unes aux autres en sortant de l'autocar. Une même ambulance les avait emmenées jusqu'à l'hôpital en banlieue de Morbourg. Elles étaient couvertes de sang mais un simple nettoyage à l'eau oxygénée avait réglé le problème. Aucun point de suture n'avait même été nécessaire. Des quatre filles, la plus gravement blessée était Amélie Lorcher : un œil au beurre noir, à cause du choc avec la vitre à côté d'elle.

Dans l'autocar, il n'y avait pratiquement pas eu de blessés. Tout au plus quelques coudes contusionnés, quelques coupures superficielles... L'accident avait eu lieu à petite vitesse. Mais il y avait malgré tout deux morts : le conducteur de l'autocar, au crâne brisé par le poteau de béton, et celui de la camionnette, écrasé par son volant.

Carole Colbosc était allongée dans son lit. Elle n'était pas blessée mais on lui avait administré un calmant. Dans la même chambre, l'autre lit était occupé par Lucie Encaux. Les parents respectifs étaient au chevet de leurs enfants. Ils savaient que tout allait bien. Aucune fracture, aucune contusion. Juste un état de choc. Il faudrait un peu de repos. Peut-être quelques entretiens avec un psychologue.

Les liens du sang

Toujours sans connaissance, Lucie Encaux restait immobile. A peine sentait-on sa respiration. Pourtant, physiologiquement, elle allait bien. Les médecins avaient juste indiqué que son état de choc était plus grave que celui d'autres victimes de l'accident. La plupart rentreraient chez eux dès le lendemain. Une nuit de surveillance à l'hôpital était souvent nécessaire pour vérifier l'absence de traumatisme cérébral, d'hématome ou d'hémorragie interne. Les infirmières passaient leur temps à rassurer les parents.

Sortant doucement de son évanouissement, Carole Colbosc rassemblait dans sa conscience les éléments qu'elle percevait et ses souvenirs. Oui, elle était à l'hôpital. Elle avait eu un accident. L'autocar avait percuté le poteau du croisement et s'était couché dans le fossé. La camionnette leur était rentrée dedans.

A l'hôpital. L'hôpital ? Morbourg. Elle était à Morbourg. Tout d'un coup, comme piquée au vif, elle se redressa dans son lit. Reconnaisant ses parents, elle saisit le bras de son père en étant totalement affolée.

« Morbourg ! Je suis à Morbourg ! Il faut partir ! Vite ! »

Son père la força avec douceur à se rallonger. Il lui murmura à l'oreille pour l'apaiser.

« Non, tu n'es pas à Morbourg mais à Monville. C'est là qu'est l'hôpital de l'agglomération. Ne t'inquiète pas. Et même si nous étions à Morbourg, il n'y aurait pas de problème. C'est un cas de force majeure. »

Les liens du sang

Ermeline et Franck Encaux s'étaient retournés pour regarder la voisine de leur fille hurler. Pourquoi voulait-elle fuir Morbourg spécifiquement ? Pourquoi avait-elle été rassurée simplement parce que l'hôpital était à Monville ? Et pourquoi un cas de force majeure ferait qu'être à Morbourg n'avait pas d'importance ? Il faudrait sans doute attendre pour en savoir plus. Est-ce que cela avait à voir avec l'accident ? Non, sans doute pas. Et, déjà, cet étrange accident accaparait les réflexions des deux parents de Lucie.

La mère de Lucie s'était précipitée sur le lieu de l'accident lorsque la rumeur avait enflée et les cris avaient remplis le village, comme s'il y avait eu une émeute. En sortant, elle avait appris le malheur. Alors, elle avait couru.

Oui, l'accident était bien étrange. Les témoins discutaient tout en aidant les enfants à s'extraire de la carcasse. L'autocar avait tourné doucement. Et il avait bien pris le virage. La camionnette était arrêtée pendant que le car tournait. Pourtant, il y avait des traces de pneus comme si le chauffeur avait freiné au maximum pendant que son véhicule avançait sur sa lancée.

La mort des deux chauffeurs, rapidement confirmée, ne permettrait sans doute pas d'éclaircir ce mystère. Et comme il ne pouvait s'agir de sorcellerie, de magie ou de télékinésie, la seule explication rationnelle était simplement que le conducteur de la camionnette ne s'était pas arrêté, que les témoins avaient été autant

Les liens du sang

trompés que le conducteur du car par la baisse de luminosité du couchant, les jeux d'ombres. Oui, c'était forcément cela. Un accident regrettable lié à une illusion d'optique. Et un miracle qu'aucun enfant n'ait été sérieusement blessé. Au plus, il y avait des contusions, quelques foulures, des hématomes. Seuls les deux adultes, les deux chauffeurs, étaient morts.

Très étrange. Oui, très étrange. Ermeline et Franck Encaux regardaient leur fille. Quelque chose n'allait pas. Ils le savaient. Leur fille n'était plus la joyeuse jeune fille de jadis. Crise d'adolescence ? Sans doute. Mais la manière dont les véhicules s'étaient mus n'était pas naturelle.

La télékinésie, leur fille en était capable, bien sûr. Autant qu'eux-mêmes. Mais pourquoi, brutalement, aurait-elle provoqué un accident où elle allait être une victime ? Une tentative de suicide ? Mais pourquoi vouloir tuer tous ces gens, tous ses camarades ?

Et si cela n'était pas volontaire ? Si un cauchemar... Non, cela n'a pas de sens. Les pouvoirs ne peuvent pas s'activer par accident durant le sommeil ordinaire. Et leur fille n'était pas somnambule.

Les liens du sang

21

On entendait les chariots amenant le petit-déjeuner. Ils étaient au bout du couloir et le service débutait à l'étage. Quand Carole se réveilla, elle se retourna vers Lucie. Celle-ci était assise dans son lit. Elle entendit sans doute un grincement du sommier ou un froissement des draps provoquée par son amie. Lucie regarda un bref instant Carole. Son regard était désespéré. Alors, elle prit son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

Carole se leva. Il ne restait que quelques minutes avant l'arrivée des aides-soignantes. La jeune fille vint s'asseoir sur le lit de son amie.

« Lucie, que s'est-il passé ? »

« Ils étaient réunis. Ils m'ont forcé à... à tenter de me détruire en vous tuant toutes les trois. Ils ont échoué. Mais ils ont compris que nous étions liés. Ils ont reçu le contrecoup de l'accident. Ils réfléchissent. Je ne sais pas exactement ce qu'ils sont en train de décider. Mais ils sont toujours ensemble. »

« Il faut en parler à tes parents. Cela devient trop dangereux. Nous ne pouvons plus garder le silence. »

Carole sentit soudain sa gorge se nouer. Non. Se comprimer. Elle étouffait. Puis elle fut rejetée violemment sur son lit. Elle atterrit sur le matelas sans

Les liens du sang

se faire le moindre mal. Et elle retrouva l'usage de sa gorge. Elle se tenait le cou en respirant fort.

Lucie la regardait, bouche bée.

« Ce n'est pas moi, Carole, je te jure. »

« Non, ce n'est pas elle » confirma Franck Encaux en poussant la porte.

Il entra dans la chambre, suivi de sa femme. Ni lui ni elle ne souriaient. Elle semblait rongée par l'inquiétude, très pâle, presque au bord de l'évanouissement. Lui avait un regard dur. Il semblait contenir une grande colère.

« Nous sommes un peu en avance pour la sortie, je sais. Mais, en arrivant, nous avons entendu que vous parliez. Alors, au lieu d'entrer tout de suite, nous avons écouté. Nous avons eu de la chance. »

Ermeline Encaux se précipita sur sa fille. Elle la prit dans ses bras en s'agenouillant sur le lit.

« Lucie, dis moi combien de gens savent que tu es... spéciale. »

« Ne leur faites pas de mal », supplia Lucie.

« C'est eux qui nous font du mal, en général » répondit durement son père en regardant Carole.

Pointé sur elle, le regard de cet homme, qui semblait d'habitude si bon, terrifiait Carole. Le service du petit-déjeuner était arrivé dans la chambre voisine.

« Nous parlerons une fois rentrés. »

Les liens du sang

22

Le samedi après-midi, tout le village s'était retrouvé dans la salle des fêtes, y compris les enfants avec leurs parents. Le maire avait fait un discours. Personne n'oubliait les deux morts mais il fallait surtout se réjouir que tous les enfants étaient saufs. Puis le chef de la brigade de gendarmerie, le père de Régis-la-chemise-rouge, prit la parole. Personne n'évoqua le décès de son fils, l'été passé. Chaque enfant allait être interrogé dans l'après-midi. Les questions seraient simples. Le gendarme savait qu'il était tenu d'interroger tous les témoins mais il savait aussi déjà que nul ne lui dirait rien d'intéressant, à lui ou à ses collègues. Son air affligé l'avouait pour lui. Puis un homme inconnu, extérieur au village, se présenta comme un responsable de la cellule de soutien mise en place par les autorités. Les psychologues allaient tenir une permanence durant une semaine dans un local prêté par la mairie, dans l'école primaire du village, libre grâce aux vacances.

Tout le monde était grave. Les Encaux saluèrent ceux qu'ils connaissaient avec leur gentillesse habituelle, malgré leur évidente tristesse. Mais ils se rapprochèrent de trois familles, les unes après les autres. Les Brévedent, les Lorcher et les Colbosc. Les meilleures amies de Lucie furent ainsi invitées à une collation le

Les liens du sang

dimanche après-midi. Aucun parent ne s'opposa à cette invitation, sans même consulter leurs filles, promettant même de rendre la pareille dans les semaines à venir.

Jusqu'à la fin de l'après-midi, de fait, les enfants défilèrent devant les gendarmes. Aucun n'avait rien vu de particulier. Carole fut interrogée par le père de Régis-la-chemise-rouge. Celui-ci déroula d'abord le questionnaire classique concernant l'accident. Puis, quand ce fut fini, alors que le gendarme rangeait le document, Carole s'apprêta à sortir. Mais il la fit, d'un geste, se rasseoir.

« Mademoiselle Colbosc, maintenant que cette partie de l'interrogatoire est achevée, j'aimerais savoir où en est votre réinsertion. »

« Le juge d'application des peines et le service de probation prennent régulièrement de mes nouvelles. On leur envoie mes bulletins de notes. Tout se passe bien, comme vous avez pu le constater. Mis à part cet accident. »

« En effet, rien à dire. Malgré tout, nous disposons des éléments de votre dossier, évidemment. Et la drogue que vous preniez est liée à un réseau de trafic de jeunes femmes. Elles disparaissent. Et on ne les revoit jamais. »

« Je ne prends plus de drogue. Aucune. »

« C'est bien. Vous pouvez rentrer chez vous. »

Les liens du sang

23

« Vous croyez que quand nous buvons, cette fille mineure est bourrée ? »

Laurent Ourville porta son verre à ses lèvres sans attendre de réponse de ses trois complices. Ceux-ci s'entre-regardèrent avant d'exploser de rire. Ils avaient passé les dernières vingt-quatre heures dans un état lamentable d'épuisement. Mais ils étaient arrivés, enfin, à se lever et préparer un bon repas arrosé des bouteilles amenées avec eux. Alban Valmont reposa son verre. Il avait bu comme les autres. Il avait ri comme les autres. Il avait besoin de se remettre comme les autres. Mais il avait un sourire ambiguë.

« Cela dit, la question est intelligente et pertinente. Si nous sommes influencés par sa personnalité, si nous avons une certaine sensation de ce qu'elle fait ou de ce qu'elle subit, nous ne partageons pas tout. Jusqu'où va le partage ? Est-il constant ? »

« Il a fallu un certain temps pour que le partage se mette en place, au moins une journée » remarqua Laurent Ourville.

Yves Bertheau posa à son tour son verre avant de prendre la parole.

« Nous avons bu une seule fois son sang. Et nous savons, par ses souvenirs et nos cicatrices, qu'elle a bu le

Les liens du sang

nôtre. De ce que nous ressentons tous, le partage semble s'être stabilisé. Il en serait peut-être tout autrement si nous recommencions. »

Le plus jeune, Arnaud Héricourt, s'aventura à son tour dans les spéculations.

« Nous savons qu'elle est plus ou moins immortelle si l'on en croit les souvenirs qu'elle nous a légués et ce qu'elle a expliqué aux trois autres filles en présence de notre Vénérable. Mais pas nous. Que se passera-t-il lorsque nous vieillirons ? L'entraînera-t-on aussi vers la vieillesse et la mort ? »

« Ou bien pouvons-nous nous débarrasser à la fois de deux problèmes en la saignant et en buvant son sang, devenant immortels tout en la tuant ? »

Enigmatique par son sourire, Alban Valmont jugeait ses comparses à la suite de sa remarque. Il les regardait un à un. Tous s'étaient arrêtés de rire et de boire. Le Vénérable reprit l'exposé de son projet.

« Je vous rappelle que nous avons convenu ensemble que le *statu quo* n'était plus acceptable. Il faut nous en sortir. De n'importe quelle façon. Notre seule contrainte est la discrétion. Si nous échouons, nous serons de toutes façons poussés vers la sortie : ruine, prison, déshonneur, que sais-je encore. Mort, sans doute, ce qui serait préférable au reste. »

Les liens du sang

24

Il avait fallu jouer le jeu. Oh, bien sûr, il y avait encore le choc de l'accident. Mais être invitées chez leur amie pour un goûter devait réjouir Carole, Laure et Amélie. Quand elles se retrouvèrent seules devant la porte de la demeure des Encaux, elles s'entre-regardèrent en hésitant. L'ultime pas avant un moment qui ne serait sans doute pas très agréable.

« Bon, il faut y aller de toutes façons. »

Amélie sonna.

Ermeline Encaux ouvrit la porte et accueillit les trois jeunes filles avec chaleur. C'était un goûter avec les meilleures amies de sa fille. C'était un moment joyeux. Qui pouvait en douter ?

Quand la porte fut refermée, le claquement provoqua un frisson de terreur sur l'échine de chacune des trois filles. La voix d'Ermeline Encaux fut soudain plus sèche, plus impérative, plus stressée mais pas hostile.

« Venez, les filles. Accrochez vos anoraks aux porte-manteaux. Nous allons dans le salon du rez-de-chaussée. »

La pièce était silencieuse lorsqu'elles entrèrent suivies de la maîtresse de maison. Lucie était assise,

Les liens du sang

effondrée dans son fauteuil. Ses yeux étaient rougis. Elle avait beaucoup pleuré. Elle redressa la tête en voyant arriver ses amies. Elle leur sourit mais tristement. Elle semblait leur dire qu'elle était désolée, tellement désolée.

Deux hommes étaient chacun assis dans un fauteuil. L'un était Franck Encaux. L'autre lui ressemblait. Ils avaient apparemment plus ou moins le même âge. Ils se levèrent à l'entrée des jeunes filles.

« Ah, vous voilà. Installez-vous. »

Franck Encaux leur montra les fauteuils, les invitant à y prendre place en souriant. Les deux hommes se rassirent pendant que les adolescentes s'installaient. Les fauteuils étaient profonds et confortables, un mobilier bourgeois et haut de gamme. Mais, sans se concerter, les trois filles s'étaient assises sur le bord, en proie à un stress évident.

Le père se tourna vers sa fille.

« Maintenant, tu sais ce que tu as à faire. »

Lucie hocha la tête. Elle se leva et, jetant un dernier regard triste à ses amies, se retira à l'étage. Franck Encaux reprit la parole.

« Cela va peut-être vous sembler bizarre mais, d'après Lucie, vous savez déjà que ma fille est liée à ces quatre hommes. Et je préfère qu'ils ne sachent pas ce que nous allons dire. Lucie nous attendra dans sa chambre. Lucie vous a dit ce qu'elle savait. J'ignore si elle a eu raison ou tort. Ce qui est certain, c'est qu'elle

Les liens du sang

nous a tous mis dans l'embarras. Elle nous a également raconté en détails ce qui vous est arrivé dans le Manoir Hanté, y compris le lendemain de l'incident initial. Ainsi que la partie qui te concerne plus spécialement, Carole, du moins ce que tu as bien voulu avouer. »

Carole baissa la tête et sentit venir des larmes aux coins de ses yeux. Ermeline Encaux vint alors poser sur la table basse un plateau avec des mugs, un saladier rempli de madeleines et deux pots verseurs en grès. Dans l'un, il y avait du café et, dans l'autre, du chocolat chaud qui embaumait la pièce.

Se plaçant à genoux face à Carole, elle posa son index sous le menton de la jeune fille. Avec un sourire maternel, Ermeline Encaux redressa la tête de l'adolescente, la regardant dans les yeux.

« Carole, personne, ici, ne te jugera. Tu as commis des erreurs. Tu es jeune. Tu as droit à un repentir sincère et une vie nouvelle. Ni moi, ni son père, ne te jugeons responsable de ce qui est arrivé à Lucie. Les seuls coupables sont ces hommes. Sois bien convaincue de cela. »

La mère se releva et prit alors la place laissée par Lucie avant de commencer à remplir les mugs. Elle se tourna un bref instant vers son mari.

« Tu n'as pas fait les présentations, je crois. »

« C'est exact, tu as raison. J'ai d'abord voulu bien poser les bases de ce que nous avons à dire. Mais, maintenant que c'est fait, je vous présente Martin. »

Les liens du sang

Le deuxième homme sourit en inclinant la tête.

« Je suis le fils aîné de mes parents, le frère de Lucie. Mais j'ai quitté le domicile familial bien avant sa naissance. Mes parents n'habitaient pas encore la région. Je reviens les voir de temps en temps. Et les circonstances, me semble-t-il, l'exigeaient. »

Les trois adolescentes regardèrent bouches bées l'homme. Il semblait être plutôt l'oncle que le frère de Lucie. Sentant l'étonnement, Franck Encaux reprit la parole d'un air amusé.

« Je ne vais pas vous dire trop de choses, c'est inutile et potentiellement dangereux autant pour vous que pour nous. Mais vous avez tenu votre langue jusqu'à présent. Et nous allons sans doute avoir besoin d'opérer ensemble. Alors, autant vous confirmer ce dont vous vous doutez. Ermeline, Martin, Lucie et moi, nous... comment dire ? Nous ne sommes pas des humains ordinaires. Nous ne sommes pas immortels mais nous ne vieillissons plus à partir, à peu près, de la quarantaine. Et nous sommes capables, dans une certaine mesure, de réparer spontanément nos blessures et nos maladies. Nous avons également quelques habiletés comme la télékinésie. Nous sommes un certain nombre et, autant que possible, nous nous marions au sein de notre communauté. Nos caractéristiques sont héréditaires. »

Il y eut un bref silence. Les trois jeunes filles regardaient les deux hommes. Elles attendaient la suite.

Les liens du sang

« Votre chocolat va refroidir... Et notre café aussi, d'ailleurs ! Et vous n'avez pas encore goûté mes madeleines. Une recette qui vient d'une auberge fréquentée par... par de grands peintres. »

Ermeline Encaux montra l'exemple en prenant sa tasse et une madeleine. Chacun l'imita. De fait, chocolat, café et madeleine étaient excellents. On se serait crû à l'époque du *Déjeuner des canotiers*, lorsque le chocolat était le résultat d'une longue préparation, avec du cacao, du miel et de la crème, et que les gâteaux n'étaient jamais surgelés mais préparés avec des ingrédients frais.

Carole osa enfin prendre la parole.

« Qu'allez-vous faire de nous ? Pourquoi avoir organisé ce goûter ? »

« Que voulez-vous que nous vous fassions ? Vous êtes les amies de Lucie. Tant que nous pourrons vous faire confiance, que vous garderez le silence, nous n'aurons pas de choses désagréables à faire. Mais il faut que vous compreniez que nous sommes perpétuellement en danger. Ma première femme a été assassinée. J'étais absent mais elle a été assommée et pendue par une foule hystérique. Alors, j'ai fui la région. »

Même après toutes ces années, Franck Encaux avait encore la gorge nouée en évoquant cet épisode. Comment les paysans avaient-ils compris qu'elle était différente ? Il ne le savait pas. Peut-être un hasard. Ou peut-être parce qu'elle était une femme volontaire. Une femme active. A cette époque, c'était mal vu. Et si elle

Les liens du sang

avait tenté de se défendre... Ils avaient réussi, pourtant, à l'assommer. Sans doute par surprise. Ou bien peut-être avait-elle simplement voulu les effrayer. Sans leur faire vraiment mal. Et ils en avaient profité. Franck n'était pas là. Il ne saurait sans doute jamais. Il avait fui. Et tous les témoins étaient morts depuis longtemps. Il n'avait jamais osé vraiment chercher. Et maintenant, c'était trop tard. Quand il était enfin prêt à affronter la perte de sa femme, il ne pouvait plus rien faire. Pas même se venger. Attendre, même quand on a l'éternité, c'est parfois se condamner à l'impuissance.

Laure Brévedent brisa le brusque silence qui pesait dans la pièce depuis quelques instants, sortant Franck Encaux de sa rêverie nostalgique.

« Mais comment pouvez-vous sauver Lucie ? »

« Il n'y a qu'une seule solution. Et elle n'est pas très civilisée. »

Ermeline et Martin détournèrent le regard, s'intéressant soudain à leurs pieds, un rictus de dégoût sur leurs visages.

Les liens du sang

25

« Elle est seule, dans sa chambre » observa Alban Valmont. Mais ses trois comparses le savaient autant que lui.

Le week-end se terminait. Il fallait faire vite. Il fallait en finir ce soir. Oui, ce soir. Toute la journée, ils avaient réfléchi. Et leur plan leur semblait en effet la seule solution.

Alban Valmont conduisait sa Bentley. Il n'avait plus la forme physique pour ce genre d'opérations. Et la Bentley étaient suffisamment grosse pour accueillir tout le monde, y compris une jeune fille dans le coffre. Il serait donc le chauffeur. Il gara le véhicule dans un chemin agricole, le nez vers la route principale, prêt à repartir. Puis il remit la petite sacoche à Arnaud Héricourt. Du coton et le soporifique déjà utilisé : voilà quel en était le contenu.

Arnaud Héricourt descendit aussitôt, suivi par Yves Bertheau et Laurent Ourville. Les trois hommes se dirigèrent à pieds vers la maison des Encaux. Les rues étaient désertes dans ce dimanche après-midi froid et humide d'un petit village côtier.

Ils passeraient par l'arrière, par la cour. La fenêtre de la chambre donnait sur un balcon. Et il y avait

Les liens du sang

un petit escalier métallique qui permettait de rejoindre la cour.

« Il faut que nous soyons réunis » pensaient les trois hommes tout en faisant attention à ne pas faire de bruit, à ne pas se faire remarquer.

Dans la Bentley, Alban Valmont se concentrait sur le compteur de vitesse inerte tout en tenant le volant avec ses mains gantées. Respirer lentement. Se focaliser sur un point. Respirer. Se focaliser. Penser. Il était elle. Elle était dans son lit. Il était dans son lit. « Il faut que nous soyons réunis. »

Lucie pleurait. Dans quelle situation était-elle ? Dans quelle situation avait-elle mis ses amies, ses parents ?

« Il faut que nous soyons réunis. »

Allongée dans son lit, elle était dehors. Elle marchait vers la maison. Comment faire cesser ce cauchemar ? Ses parents le savaient-ils ? Ou bien cherchaient-ils simplement à lui cacher que la mort serait la seule issue ? Lucie ne voulait pas mourir. Alban ne voulait pas mourir. Yves ne voulait pas mourir. Laurent ne voulait pas mourir. Arnaud ne voulait pas mourir. Lucie ne voulait pas mourir. Alban ne voulait pas mourir. Yves...

« Il faut que nous soyons réunis. »

Après tout, oui, cette solution pourrait faire l'affaire. Puisqu'ils n'étaient plus qu'un, qu'ils vivent

Les liens du sang

tous ensemble, quelque part. N'importe où. Qu'ils soient un. Pour de bon.

Lucie ne devait pas monter l'escalier. Elle ne devait pas tenter de casser la vitre de la porte-fenêtre donnant sur le balcon, même avec un épais chiffon. Même infime, ce bruit pourrait donner l'alerte. Lucie ne devait pas entrer pour venir chercher Lucie. Elle devait sortir à sa propre rencontre.

Le lit grinça quand elle se redressa. Elle eut peur. Elle attendit quelques instants, aux aguets. Non, personne n'avait entendu le lit grincer. Et puis, un grincement de lit n'était pas étonnant. Lucie se leva. Elle se dirigea vers la porte-fenêtre. Elle souleva le rideau. Elle les vit. Elle se vit. Oui, c'était elle, ces trois hommes qui avançaient prudemment.

Soudain, les hommes s'arrêtèrent. Ils regardèrent vers la fenêtre. Ils l'aperçurent. Ils se voyaient derrière la fenêtre, en train de se regarder.

Lucie pleurait. Abandonner ses amies, ses parents, partir. Oui, c'était bien la seule solution. Elle était eux. Ils étaient elle. « Il faut que nous soyons réunis. » Elle était une part innocente, ils étaient sa part sombre. « Il faut que je sois réuni. »

Dans le meuble bas, elle prit ses bottines favorites. Elle les enfila à la place de ses pantoufles d'intérieur. Dans l'armoire, elle trouva une veste qui ferait l'affaire. Il fallait juste ne pas avoir trop froid.

Les liens du sang

Puis elle ouvrit la porte-fenêtre. Les deux battants. Elle respirait difficilement. Elle aspirait l'air au maximum de la capacité de ses poumons mais cela ne lui semblait pas suffisant. Franchir le seuil, aller sur le balcon. Un seul pas. Un seul pas.

Elle était en bas, dans la cours, se regardant hésiter. Elle était au volant d'une Bentley, observant un compteur de vitesse inerte dans une voiture arrêtée. Elle était sur le seuil d'une porte-fenêtre donnant sur un balcon. « Il faut que je sois réuni. »

L'air froid la saisissait. Elle lâcha d'instinct les deux battants de la porte-fenêtre et referma sa veste en la zipant. Elle ne tenait plus sa maison. Elle n'était plus retenue par sa maison. Elle pouvait sortir, à présent.

Alors, elle franchit le seuil. Une fois sur le balcon, elle se retourna. Chez elle, c'était des appartements dans la capitale, avec ses femmes qu'elle baiserait avec délices grâce au pénis qu'elle possédait en quatre exemplaires. Ce n'était pas cette chambre d'adolescente, une chambre de jeune vierge farouche.

Avec mille précautions pour ne pas faire de bruit, elle descendit l'escalier métallique extérieur.

Les liens du sang

26

Le vent soufflait. Un vent froid, normal à cette saison. Il pleuvrait avant le soir, c'était sûr. Le vent soufflait toujours à cette saison, en provenance de la mer mais avec les contre-souffles repartant de la terre. Ce va-et-vient déroutait les citadins quand ils se promenaient sur le chemin douanier, au risque de les faire tomber du haut de la falaise. Il soufflait un vent qui s'introduisait par une porte-fenêtre ouverte, au premier étage d'une demeure bourgeoise. Un vent qui envahissait une chambre d'adolescente avant d'en franchir la porte vers le palier. Un vent qui descendait un escalier de bois bien ciré, qui se glissait sur les pieds de personnes assemblées dans un salon. Un vent qui les fit soudain frissonner.

« Il fait bien froid, soudain » s'étonna Ermeline Encaux.

Remonter le vent. Comprendre d'où il vient. Et, là, soudain, entendre une porte-fenêtre qui claque. Souffle et contre-souffle. Pousser les battants pour bien ouvrir la porte-fenêtre puis la refermer par la surpression soudaine se formant dans une petite pièce.

Frissonner. Le froid, bien sûr. Ce froid qui saisit les pieds. Mais frissonner surtout en associant le froid, le

Les liens du sang

bruit de la porte-fenêtre qui claque, la présence de Lucie à l'étage.

« Lucie ! » hurla soudain Franck Encaux en se levant.

Il posa violemment sa tasse de café sur la table basse, en renversant une bonne part. Et il se précipita dans l'escalier, vers l'étage. Après une seconde d'hésitation, Martin le suivit.

Ermeline était tiraillée entre ses devoirs. Devait-elle se précipiter au secours éventuel de sa fille ? Devait-elle abandonner les trois adolescentes ? Ou devait-elle garantir la sécurité de ces invitées de cette demeure, sous sa garde ? Alors, elle restait, là, debout, regardant les jeunes filles, regardant l'escalier par lequel son fils et son mari avaient disparu, revenant aux jeunes filles et ainsi de suite.

Tétanisées, Carole, Laure et Amélie fixaient du regard l'escalier.

Bruit de cavalcade faisant trembler la maison. Bruit des cris, des appels « Lucie ! ». Quelques secondes qui duraient une éternité. De la chambre provenait un silence pour seule réponse aux cris. Un silence seulement brisé par le bruit d'une vitre qui explose à force de heurter un coin de meuble ou un mur.

Les liens du sang

27

La Bentley était garée au travers du portail ouvert, le nez en avant. Elle était prête à partir, moteur en route. Quand l'adolescente avait descendu l'escalier, la voiture s'était approchée. Lucie marchait vers elle, dans la cour. Lucie était à son volant aussi.

Il fallait qu'elle soit réunie. Dans quelques secondes, ses différents corps seraient tous dans la même voiture. C'était un début. Ensuite, elle partirait. Loin. Elle quitterait ses amies et ses parents, ceux qu'elle avait mis dans l'embarras. Elle était responsable de tout. Elle s'était capturée, s'était saignée, avait voulu se violer. Elle était chacun des quatre hommes et elle était la vierge sacrifiée dans un culte sauvage.

Lucie devait monter dans la voiture. Le corps baptisé Alban Valmont était au volant. Celui nommé Yves Bertheau s'appêta à monter à côté de lui. Le corps d'adolescente, la Lucie d'origine, le suivait. Elle savait qu'elle devait monter à l'arrière, au milieu de la banquette. C'est ainsi qu'elle l'avait décidé. Laurent Ourville la suivait, devant s'asseoir à côté du corps de l'adolescente mais auprès de la portière. S'écartant d'eux de quelques mètres, se séparant avant même d'être réuni, Arnaud Héricourt s'appêta aussi à monter à l'arrière, mais derrière Alban Valmont, par l'autre

Les liens du sang

porte. Ainsi, à l'arrière de la Bentley, les deux corps masculins seraient sur les bords, auprès des portes et le corps d'adolescente serait au centre. C'est ainsi qu'elle avait décidé. Elle avait aussi décidé d'endormir son corps d'adolescente avec le soporifique mais cela était tout à fait inutile.

« Lucie ! »

Lucie se retourna. Deux hommes étaient sur le balcon. L'un était son père, l'autre son frère. Lequel avait crié son nom ? Son père, sans doute. Il était agité. Il ne se concentrait pas. Son frère, qu'elle connaissait si peu, qu'elle n'avait vu que quelques fois au cours de sa vie, était plus froid, plus raisonné, plus déterminé. Il était plus attaché à elle par la raison, par les liens du devoir familial, que par le coeur qui bondit dans la poitrine. La Bentley recula. Alban Valmont n'avait rien fait. Il n'avait pas touché les pédales. Il n'avait donné aucun ordre à la machine. Et celle-ci ferait donc ce qu'elle voulait ? Non. L'engin de plus d'une tonne volait à une dizaine de centimètres du sol. Et il reculait. Le portail se referma comme un piège. Lucie ne pouvait plus partir. Il fallait qu'elle contre son frère. C'était lui qui...

Soudain, le regard de son père devint dur. Il constatait que l'intervention de son fils empêchait ces hommes d'enlever sa fille. Alors il réussit à se concentrer.

Les liens du sang

Lucie sentit ses gorges se serrer. Quatre de ses corps portaient leurs mains à leurs cous. Ils étouffaient. L'un était âgé, il perdit rapidement connaissance dans son fauteuil de conducteur. Les trois autres s'agitaient sur le sol. Et un corps d'adolescente était tombé à genoux. Ce corps là souffrait et pleurait. Il perdit connaissance aussi. Quatre corps étaient évanouis dans la cour et un autre dans la voiture.

Alors la Bentley fut garée sous l'appentis, à un endroit où on ne la verrait pas de l'extérieur de la cour. Ses pneus retrouvèrent le contact du sol. Le moteur s'éteignit. Le frein à main s'enclencha. Voilà. Le véhicule était totalement à l'arrêt. Il ne restait plus qu'à en retirer le corps inanimé occupant le fauteuil du conducteur.

« Et maintenant ? »

Le fils regardait son père. Le père baissa la tête.

« Tu sais comme moi ce qu'il faut faire. Nous n'avons pas le choix. Tout est de leur faute. Ils vont payer leurs crimes. »

« Et Lucie ? »

« Elle... Je ne sais pas. Il faudra qu'elle surmonte l'épreuve. Ce sera difficile. Il faudra l'aider. Elle est si jeune. Elle est si fragile. Tout est de la faute de ces hommes. »

« Mais Lucie va ressentir tout ce qui leur arrivera... »

Les liens du sang

« Je sais. Dieu sait que je ne voudrais pas être à sa place. Et, pourtant, c'est ma fille. Je mourrais pour elle. »

« Alors, au travail. Autant en finir le plus vite possible. »

Soudain, dans le salon, dans le silence pesant, dans l'immobilité ayant saisi les quatre femmes présentes, les transformant en des statues de chair, dans l'attente de ce qui devait arriver, le sortilège fut brisé. Amélie Lorcher bondit de son fauteuil. Elle fonça dans l'escalier.

« Non ! » dit Ermeline Encaux. Mais sa voix était faible, brisée, enrouée. C'est tout ce qu'elle dit. Des larmes semblaient vouloir sortir de ses yeux.

Laure Brévedent et Carole Colbosc s'entre-regardèrent et coururent à la suite d'Amélie Lorcher. Ermeline Encaux ne dit rien. Elle s'effondra dans son fauteuil. Elle prit son téléphone. Elle toussa deux fois. Puis elle composa les numéros des parents des trois adolescentes, les uns après les autres, leur annonçant simplement que, comme c'était les vacances scolaires, les jeunes filles pouvaient se coucher tard. Elles dîneraient donc toutes ici, sans doute jusqu'assez tard.

Les liens du sang

28

« Faites attention à la vitre brisée. »

Amélie Lorcher était déjà sur le balcon. Elle était passée en trombe au travers de la chambre vide de Lucie et s'était dirigée directement vers un observatoire de ce qui se passait dans la cour. Elle avait crié son avertissement en entendant ses deux amies arriver à leur tour. La fenêtre avait claqué une fois de trop contre un meuble et une vitre s'était brisée.

Carole jeta à peine un coup d'oeil à la chambre de Lucie, une chambre ordinaire d'adolescente avec ses meubles de pin et des posters de chanteurs, un certain désordre aussi. Elle sauta par dessus les morceaux de verre et rejoignit Amélie.

Dernière arrivée, Laure Brévedent prit la précaution de ramasser les quelques morceaux de verre et de les jeter dans une poubelle, à côté du petit bureau. Elle retira également le petit morceau de vitre qui menaçait de tomber et le jeta au même endroit. Quand elle arriva sur le balcon, elle ne vit rien de moins que ses deux amies.

Franck Encaux tenait sa fille dans ses bras. Elle était évanouie. Il était au milieu de la cour et revenait vers la maison. A genoux, Martin était, lui, occupé à ligoter les quatre hommes. Il avait récupéré du gros

Les liens du sang

scotch brun et attachait ensemble les deux chevilles de chaque homme avant de lier de la même façon les poignets dans leurs dos respectifs. Le premier à avoir été ainsi attaché, désormais allongé sur le ventre devant sa Bentley, était Alban Valmont. Les trois autres y passaient l'un après l'autre.

Arrivant sous le balcon, Franck Encaux demanda d'une voix suffisamment forte aux trois filles qui l'observaient : « rejoignez nous au salon mais, avant de descendre, merci de fermer le volet et la porte-fenêtre en faisant attention au verre. Martin va aller boucher le trou avec un carton et nous réparerons demain. »

Les premières gouttes de pluie commençaient à tomber. Les adolescentes obéirent tandis que le père emmenait sa fille en passant par la porte du rez-de-chaussée.

« Oh mon Dieu, Lucie ! » dit sa mère en la prenant à son tour dans ses bras. Elle l'embrassa en commençant à pleurer.

Les filles descendirent de l'étage à ce moment là.

« Le volet et la porte-fenêtre sont fermés, les morceaux de verre sont dans une poubelle » déclara Laure Brévedent sur un ton administratif.

Franck Encaux hocha la tête avec un sourire satisfait. « Parfait. Installez vous toutes dans le salon. Martin et moi emmenons les quatre types qui étaient venus chercher Lucie dans la cave et nous vous rejoignons. »

Les liens du sang

« J'ai appelé les parents des trois filles pour leur dire que nous les invitions à dîner. Cela nous gagnera du temps. Et nous avons toujours de quoi manger pour une armée dans les congélateurs. »

Ermeline Encaux avait adopté le même ton administratif que Laure Brévedent. La situation était grave. Chacun prenait les dispositions appropriées, avec discipline. Franck Encaux posa un baiser sur le front de sa femme. Elle était parfaite, comme toujours.

A cet instant, Martin entra dans le salon avec Alban Valmont sur les épaules.

« Va le déposer dans la cave, je vais chercher le suivant » lui dit Franck Encaux.

Ermeline, elle, posa Lucie dans un fauteuil avec une douceur infinie, comme si elle était d'une porcelaine des plus fragiles sur le point de se briser. Elle était toujours évanouie, les yeux clos, mais commençait à bouger en émettant de petites plaintes sourdes. Sa mère tentait de la calmer et de la réconforter avec des mots doux et des caresses.

Franck et Martin ramenèrent un à un les hommes de la loge *Sang et Jeunesse Eternelle*. Tous furent déposés dans la cave. Le dernier n'échappa pas à l'averse et servit de parapluie à Martin.

Quand son père et son frère rejoignirent les femmes au salon, Lucie rouvrit les yeux. Tous la regardaient en silence. Elle poussa un long cri de détresse. Elle ne se tut que lorsque sa mère la prit dans

Les liens du sang

ses bras en lui murmurant de se calmer et en l'empêchant de se lever.

« Je... Je suis attachée dans la cave » finit-elle par dire.

« Non, tu es ici, avec nous, au salon » affirma autoritairement son père.

Lucie ne répliqua pas. Elle regardait, par dessus l'épaule de sa mère, par la baie vitrée. Elle regardait l'infini, la mer, le ciel, l'averse qui noyait le paysage sous un ciel noir. Elle semblait en proie à une crise d'hystérie.

Pendant que Franck Encaux disparaissait à la cave, Martin demanda aux trois adolescentes de s'asseoir.

« Nous allons procéder à un rituel qui va régler le problème. Puis nous nous débarrasserons des quatre hommes. Bien entendu, il ne se sera rien passé de tout cela. Votre présence devrait nous aider à calmer Lucie. Cela va être un moment extrêmement pénible. »

Ermeline pleurait en se relevant. Avec la corde qu'il était allé chercher à la cave, Franck Encaux attachait sa fille au fauteuil.

Les liens du sang

29

Lucie voyait. Elle voyait le ciel sombre et la pluie. Elle voyait la mer. Pourtant, avait elle des sacs de jute sur quatre de ses têtes. Elle respirait difficilement. Les sacs sentaient la terre sèche. Ils avaient dû contenir des pommes de terre. Elle ne pouvait pas bouger. On lui avait placé un gros morceau de tissu dans les bouches. Elle avait soif. Elle ne pouvait pas crier. Elle avait peur. Elle savait qu'elle allait mourir. Elle le savait. Ses parents allaient la tuer. Elle le savait.

Le corps nommé Alban Valmont fut traîné sur une bâche en plastique en premier. Il ne pouvait pas se débattre. On le tenait fermement. Il entendit qu'on ouvrit une sacoche puis une petite bouteille de verre. Quelques gouttes de liquide nauséabond tombèrent sur le sac de jute, au niveau du nez. Puis on versa plus franchement le liquide. Cette odeur. Oh, mon dieu.

Soumis au même traitement, les quatre hommes perdirent connaissance en entendant un homme dire : « autant profiter de leur drogue, ça nous facilitera la tâche. »

Lucie ne sentait plus ses quatre corps masculins. Les quatre avaient perdu connaissance. Mais, bientôt, elle ressentit une vive douleur à la gorge. Elle ne pouvait pas porter ses mains à son cou : elle était attachée au

Les liens du sang

fauteuil. On l'attaquait. Il fallait qu'elle se défende. On allait la tuer.

Dans la cave, le corps d'Alban Valmont décolla du sol. Martin devait user de toute sa force physique et télékinésique pour le maintenir.

« Lucie est déchaînée » dit-il.

« Je sais mais ne le serais-tu pas à sa place ? » lui répondit son père.

Le couteau avait ouvert largement les deux carotides. Le sang coulait dans une bassine. Le cœur pompait toujours plus, ne comprenant pas pourquoi le cerveau étouffait. Bientôt, épuisé, lui-même affamé, il s'arrêta.

Franck Encaux prit la petite bassine et versa le sang dans une série de bouteilles de verre en utilisant un entonnoir. Il avait l'habitude de commander son vin en tonneau et de mettre lui-même en bouteille. Le matériel était donc là. Sauf qu'il ne s'agissait pas, cette fois, de vin.

Lucie crut que son cœur s'arrêtait après avoir battu la chamade. Le calme après la tempête. Sa poitrine avait failli exploser. Sa tête aussi. Elle venait de perdre un corps.

Franck Encaux apporta dans le salon trois bouteilles contenant un liquide rouge et un verre.

« Carole, Laure et Amélie, vous allez aider Ermeline. Il faut que Lucie boive un maximum de *cela*

Les liens du sang

pour retrouver ses forces et survivre. N'en buvez pas la moindre goutte. Si vous recevez un peu de *cela* sur les mains, essuyez-vous aussitôt, par exemple au T-shirt de Lucie. Nous le brûlerons ensuite. Ermeline va devoir probablement se concentrer pour contrer les pouvoirs télékinésiques de Lucie. Elle va lutter. »

Posant les bouteilles et le verre sur la table basse, Franck Encaux disparut de nouveau dans la cave. Laure prit la première bouteille et versa le sang dans le verre. Carole prit le verre et, à genoux à côté de Lucie, le porta aux lèvres de la jeune fille attachée. Amélie s'était installée derrière le fauteuil et murmurait à l'oreille de son amie : « bois, Lucie, il faut que tu boives. »

Les trois adolescentes jetaient régulièrement un œil à Ermeline Encaux. Celle-ci était en transe. Parfois, des objets tremblaient, deux tableaux crochés au mur tombèrent, mais elle parvenait à contrer sa fille.

« Bois, Lucie, il faut que tu boives. »

Lucie ? Qui est Lucie ? Elle s'appelle Alban, Yves, Laurent, Arnaud... et Lucie. Oui, c'est vrai. Elle s'appelle aussi Lucie. L'odeur. Cette odeur écœurante au premier abord. Celle-ci remplit son nez. C'est l'odeur du liquide présent dans le verre. Le verre qu'on lui met contre les lèvres.

Alban est mort. Elle a perdu un corps. Elle le sait. Et, soudain, elle a envie. Elle a une envie irréprouvable de boire ce liquide écœurant. C'est un instant plus fort

Les liens du sang

que tout. Ouvrir la bouche. Sentir le liquide remplir la cavité, couvrir la langue, être dégluti, pénétrer dans l'œsophage puis l'estomac... Une nouvelle gorgée. Etrange. Elle sent l'étrange effet de ce liquide sur elle. Elle en veut encore.

Avancer le buste. Réclamer son dû. Les lèvres et leur pourtour colorés de grenat, réclamer plus de friandises. Elle est petite. Elle suce un esquimau au chocolat. Elle a le visage couvert de chocolat. Sa mère rit. Son père rit. Elle rit, par contagion. Elle est heureuse. Elle se lèche les babines. Sa mère la débarbouille en riant.

Elle a soif. Elle veut davantage de ce liquide écœurant. Elle attend de pouvoir en boire encore et encore. Elle sent les forces du corps qu'elle a perdu revenir en elle. Sa mère pleure. Elle se lèche les babines. Elle est heureuse quand le liquide coule dans sa gorge. Elle sourit. Sa mère ne la touche pas en pleurant.

Trois bouteilles, un grand nombre de verres. Le liquide lui a redonné des forces. Son regard brille. Elle est heureuse. Elle rit. Pas un rire de petite fille. Un rire dément. Sa mère a peur. Sa mère pleure.

Les liens du sang

30

Voilà. Le sang du premier homme a été entièrement bu. La pression se relâcha. Lucie posa le verre sur la table basse, à côté des trois bouteilles désormais vides.

Entre deux sanglots, Ermeline indiqua : « les bouteilles seront rincées à l'alcool, que nous brûlerons, et ensuite, elles seront portées au recyclage pour être refondues. Lucie s'est calmée. Je n'ai plus à contrer ses pouvoirs télékinésiques. Mais ce n'est pas fini. Il en reste trois. Pour que Lucie survive à l'élimination de ses corps secondaires, elle doit en absorber la force vitale parasite. Mais, du coup, elle va absorber une grande quantité de sang qui n'est pas à elle. Elle va grandir plus vite qu'il n'aurait fallu. »

Lucie regardait dans le lointain. Elle avait un sourire dément, la satisfaction d'une folle. Elle ne disait rien. Carole, Amélie et Laure s'étaient assises par terre. Toutes trois regardaient leur amie qu'elles ne reconnaissait plus avec ce rictus de folie.

« Lucie va-t-elle redevenir Lucie ? » demanda Amélie.

Ermeline Encaux lui répondit en s'essuyant les yeux. Elle se força à sourire.

Les liens du sang

« Bien sûr. Lucie n'a jamais cessé d'être Lucie, tu sais. Tout ce qui est arrivé est... perturbant. Il va lui falloir un peu de temps, c'est tout. Et elle va mûrir. C'est cela l'effet des expériences, même désagréables : cela fait mûrir. »

Carole hocha la tête. C'est ce que ses parents lui disaient, tout comme le juge d'application des peines et le conseiller de probation. Assumer le passé. Assumer ses expériences désagréables. Et construire sa vie par dessus.

Mais, maintenant que la tension liée à la nécessité de faire boire Lucie en pleine tempête télékinésique était retombée, l'odeur du sang emplissait les narines des trois adolescentes. Ecœurement. Envie de vomir.

Laure, soudain, demanda en se tournant vers Ermeline Encaux : « mais vous buvez du sang souvent ? »

La femme se mit à rire. C'était un rire soulagé, un rire gentil, comme lorsqu'une mère entend une énormité de la part d'un de ses enfants adorés. Elle avait besoin de se soulager.

« Non, bien sûr que non. Le sang a, sur nous, un gros effet. Nous évitons de le perdre et il nous arrive de nous partager le sang de l'un de nos morts. Parfois, nous buvons du sang animal. Mais c'est tout. »

Les liens du sang

31

C'était au tour de Yves Bertheau. Lucie sentit sa gorge s'ouvrir. Elle eut mal. Mais elle savait désormais qu'elle allait déguster le sang qui coulait. Oui, le cœur ne pouvait s'empêcher de battre la chamade. Le pauvre. Il ne comprenait pas qu'il était inutile de résister, qu'à chaque pulsation pour tenter d'irriguer le cerveau, c'était au contraire toujours plus de sang qui coulait dans la bassine.

Lucie tenta de l'apaiser. Elle l'accompagna jusqu'à son arrêt. Voilà. Il fallait qu'elle accepte de se sacrifier ses corps secondaires pour que son corps principal puisse recueillir le délicieux nectar. C'était comme aller chez le coiffeur. Les cheveux étaient tranchés vifs. Mais cela n'avait aucune importance. Et elle ressortait avec une plus grande beauté. Et les garçons se retournaient sur elle. Elle le savait. Cela lui plaisait.

Elle eut soudain envie que des filles se retournent sur elle. Elle voulait utiliser ses pénis pour pénétrer leurs chairs après avoir massé leurs seins. Oui, elle savait que cela lui ferait du bien. Elle aimait la jouissance, quand son sperme jaillissait soudain, délivrant le plaisir.

Lucie sortit de sa torpeur et de sa rêverie. Son regard perdu dans le lointain de la soirée, dans l'ombre

Les liens du sang

qui envahissait le paysage, fut attiré par quelque chose. Son père amenait d'autres bouteilles.

Lucie ne put s'empêcher de se poulécher les babines en regardant avec désir les bouteilles. Etrange. Elle avait crû déceler une peur immense dans le regard de Carole. Comme si voir sa meilleure amie s'apprêter à boire une gourmandise d'une grande volupté pouvait faire peur. De la jalousie, peut-être. Oui, Lucie se dit qu'elle n'était pas gentille. Il faudrait partager.

Mais Carole lui posa de nouveau le verre contre les lèvres. L'odeur envahit ses narines. Elle n'était plus écœurante. Plus du tout. Non, c'était désirable. Elle avait envie de tout boire, très vite. Elle se pencha vers l'avant pour boire.

Le verre disparut. Il sortit de la zone où elle pouvait l'atteindre. Mais il n'était pas vide. Et elle était attachée. Elle ne pouvait pas se pencher davantage pour tenter de le rattraper. Désespoir.

« Calme toi, Lucie. Enfonce toi bien dans le fauteuil. Bois calmement sinon tu vas être malade. »

C'était la voix de sa mère. Il fallait obéir sinon elle serait privée de sa gourmandise. Lucie soupira, agacée. Mais elle obéit. Alors le liquide recommença à couler dans sa gorge. Encore. Et encore. Et encore.

Volupté. Plaisir infini. Se sentir vivante.

Les liens du sang

32

Quatre fois, Franck Encaux était remonté de la cave avec des bouteilles. Quatre fois, il avait fallu faire boire Lucie. Pas trop vite. Elle n'avait pas protesté après les premiers verres. La tempête télékinésique s'était vite calmée.

Carole regardait son amie, un sourire dément sur son visage, toujours attachée dans le fauteuil. Sa mère lui nettoyait le visage avec un linge humide. Lucie ne réagissait pas. Elle ne semblait pas là. Elle regardait dans le vague, comme une droguée en plein trip.

Laure et Amélie étaient là, elles. Elles semblaient assommées, interdites, immobiles assises chacune dans un fauteuil. Elles regardaient Lucie. Elles regardaient Ermeline Encaux prendre soin de sa fille, lui répétant « voilà, c'est fini, tout va bien à présent. »

Bien sûr, tout allait bien. C'était une évidence. Cela allait de soi. Il y avait juste quatre cadavres saignés dans la cave. Et une voiture dans la remise. Sans oublier que les trois adolescentes humaines s'étaient retrouvées au cœur des secrets d'une famille d'immortels buvant du sang. Mais tout allait évidemment bien. Au mieux, même. C'était un monde parfait.

L'odeur écœurante du sang emplissait la pièce. Elle rentrait par les narines. Personne ne pouvait y

Les liens du sang

échapper. Ermeline Encaux avait voulu le cacher en tournant la tête mais elle s'était bien passée la langue sur les lèvres. Elle avait eu une envie de sang mais tout ce sang qui passait était pour sa fille, il était contaminé, impossible à consommer. Il y avait juste trois jeunes humaines entièrement à leur merci juste à côté, remplies d'un sang chaud.

Franck Encaux emporta dans la cave les bouteilles et le verre ainsi que le linge ayant servi à nettoyer le visage de Lucie. « Je vais remplir la bassine d'alcool et tout faire brûler dans la cour, au niveau du barbecue. Si l'on vous demande quelque chose, il faudra dire que l'on a mangé une viande de bœuf au barbecue ce soir. »

Mentir. Encore et encore. Mentir. Cela ne finirait donc jamais. La malédiction demeurerait. Carole se leva et se dirigea vers la porte-fenêtre qui donnait sur le petit jardin puis le chemin douanier.

« Excusez-moi mais cette odeur de sang... J'ai besoin de prendre l'air... »

Ermeline lui répondit : « oh, oui, bien sûr. Laisse la porte-fenêtre ouverte. Il faut aérer. Tu as raison. »

Mais il y avait comme un regret dans sa voix, pas seulement de l'épuisement. Tout ce sang. Tout ce sang qu'elle n'avait pas même pu goûter.

Les liens du sang

33

Le chemin douanier était là. Elle l'avait quitté, s'approchant du bord de la falaise, du vide, de deux cents mètres de vide. Carole se pencha un peu. Il faisait nuit désormais. On ne voyait pas grand'chose. Il y avait des nuages qui cachaient la Lune. Il n'y avait que les lumières de la maison des Encaux et la lueur du feu qui brûlait dans leur cour, de l'autre côté de la maison.

Il y avait eu la drogue. Puis la prostitution. Et les rituels barbares. Elle avait échappé, sans doute de peu, à la mort. Mais les tueurs l'avaient retrouvée. Et puis, il y avait eu cette famille qui semblait normale et qui... Il y avait eu l'accident du bus. Il y avait eu les quatre hommes tués dans la cave. Il y avait eu cette orgie de sang. Carole, désormais, savait qu'elle n'aurait jamais une vie normale. Elle était maudite. Elle était coupable. Elle était marquée à vie par cette culpabilité. Elle ne pourrait pas s'en défaire.

Une larme coula de chacun de ses yeux. Le menton toucha la poitrine. Les yeux regardaient le vide, l'obscurité, la nuit de l'oubli. Oublier, disparaître. Il lui suffisait de faire un pas.

Elle ferma les yeux. Elle ouvrit les bras. Elle donna une petite impulsion avec les pieds. Voilà. Le vent cinglait son visage. Carole sourit. Elle devait

Les liens du sang

ressembler à une mouette avec ses bras étendus comme s'ils étaient des ailes. Elle était ridicule. C'était drôle.

L'écoeurement disparut. Le vent entra dans les narines de Carole et les nettoyait. Elle ouvrit les yeux. Elle voulait voir son dernier spectacle. Mais il n'y avait pas grand-chose à voir. La nuit cachait le sol. C'était peut-être mieux ainsi. Elle n'aurait pas peur. Elle ne criait pas. Seul le vent sifflait dans ses oreilles. C'était le seul son.

Carole attendait le choc. En aurait-elle conscience ou bien son cerveau serait-il détruit tellement vite qu'aucune douleur n'aurait le temps de se former ? Quelques secondes d'attente. Et alors elle saurait. Elle saurait tout. Elle saurait si la vie avait un sens, si une âme existait, si sa malédiction la poursuivrait par delà la mort. Ou bien elle ne saurait rien. Et ça serait tout aussi bien. Car, dans ce cas, rien n'aurait de sens.

La mer laissait entendre ses clapotis. Les vagues s'écrasaient sur la plage de galets. Voilà, le sol n'était plus très loin. La révélation ultime.

Carole eut une soudaine pensée pour sa mère. Puis pour son père. Ils s'étaient tant sacrifiés pour elle. Tant pis. Trop tard. Et elle n'aurait pas pris le temps de leur demander pardon. Egoïste. Elle était égoïste. Encore pour quelques instants.

Les liens du sang

34

La rigidité commençait à saisir les quatre cadavres. Il fallait faire vite. Alban Valmont était redevenu le conducteur, derrière le volant. Les trois autres avaient été placés de manière normale dans la voiture. Les passagers de la Bentley étaient simplement étrangement calmes.

Avec un entonnoir, Franck Encaux avait versé un quart de litre de whisky dans chaque gorge. Voilà, les analyses toxicologiques révéleraient forcément un très fort taux d'alcool. La bouteille, bien essuyée de toute trace compromettante, avait été laissée à l'arrière.

Il fallait achever la mise en scène.

Le village était désert. Pour tout le monde, c'était l'heure du dîner. Le portail de la cour des Encaux s'ouvrit. Puis une Bentley avec quatre personnes à bord sortit. Son moteur ronronnait. Aucune vitesse n'était enclenchée mais elle avançait tout de même. Dans l'obscurité, personne n'y faisait attention, mais elle circulait à plusieurs centimètres du sol. Elle prit la route vers le Manoir Hanté.

Une autre voiture la suivait. C'était assez extraordinaire que deux automobiles circulent à cette heure sur cette petite route de campagne. Mais, pourtant,

Les liens du sang

c'était ainsi. Dans la deuxième voiture, il n'y avait que deux hommes. Le conducteur prenait garde à conserver une vitesse stable, à une distance constante de la Bentley. Le passager, lui, semblait en transe, ou peut-être dormait-il les yeux ouverts.

A un embranchement, les deux véhicules empruntèrent une plus petite route qui se dirigeait vers la falaise. C'était un endroit connu dans la région. Il y avait, au bout, un petit parking où, parfois, on venait en couple regarder le coucher de soleil sur l'océan. Régulièrement, il y avait des accidents car des gens, souvent étrangers à la région, ne se rendaient pas bien compte de la proximité du vide. On avait installé une barrière en béton mais elle était bien trop faible pour arrêter une lourde voiture lancée à pleine vitesse.

La Bentley défonça la barrière. Elle sembla voler un court instant. Puis elle tomba. Quelques secondes d'attente, de silence. Puis un grand choc dont le bruit parvint jusqu'à l'autre véhicule, arrêté sur le parking. Puis le moteur allumé fit exploser le nuage de carburant créé par l'écrasement du réservoir. La Bentley prit feu.

Le deuxième véhicule quitta le parking.

« Voilà, cette fois, c'est fini. Rentrons à la maison. »

Les liens du sang

35

Le sol tardait à venir. Eh bien, où était-il ? Carole se rendit soudain compte qu'elle ne sentait plus le vent siffler à ses oreilles. Elle n'avait rien ressenti. Pas de choc. Pas de douleur. La mort avait dû être instantanée.

Elle se sentait remonter. Elle s'éloignait du sol. Elle en était certaine. Elle chercha du regard son cadavre. Mais tout était sombre, tout était noir. Elle ne le vit pas. Elle continuait de voir humainement et avait besoin de lumière. Quel dommage ! Mais jusqu'où allait-elle monter ? Elle tourna la tête, à droite, à gauche. Elle ne vit rien de spécial.

Mais elle s'aperçut soudain que ses cheveux lui chatouillaient le visage. Elle avança la main, par réflexe. Oui, ses cheveux. Elle avait des cheveux. Sa main touchait son visage. Elle avait de la peau. Elle avait de la peau qui sentait le vent du large. Elle avait des narines qui se remplissaient de l'odeur de la mer.

Elle avait un corps. Elle se pinça la joue pour s'en assurer. Oui, elle eut mal. Elle avança la main devant ses yeux. Elle avait ses mains, ses yeux, son corps.

Soudain, Carole eut peur.

Car elle remontait, cela ne faisait désormais aucun doute. Mais il lui semblait bien que, en cours de

Les liens du sang

physique, on lui avait bien dit que c'était impossible. La gravité devait la faire tomber, comme aussitôt après qu'elle eut sauté. Alors, pourquoi remontait-elle ?

Avant qu'elle ne réussisse à trouver une explication, Carole s'était retrouvée dans les bras d'une femme. Celle-ci l'éloignait du bord de la falaise. Carole se faisait emmener vers la maison des Encaux. Et la femme lui parlait contre son oreille. Elle lui parlait à la fois avec un ton de reproche et une grande tristesse.

« Imbécile ! Imbécile ! Comme si tout n'était pas déjà assez compliqué ! Heureusement que je t'ai vue t'éloigner de la maison. J'ai pu courir derrière toi avant que tu ne sautes. Il s'en est fallu de peu. Oh, imbécile, imbécile que tu es ! »

Ermeline Encaux daigna enfin déposer Carole sur ses pieds, devant la porte-fenêtre. Laure et Amélie étaient là, bouches bées. Elles avaient vu leur amie sauter. Amélie avait crié. Laure était restée paralysée. Elles avaient vu la mère de Lucie se précipiter au bord de la falaise. Elles avaient vu le pouvoir télékinésique de la femme à l'œuvre. Elles avaient vu Carole remonter jusque dans les bras d'Ermeline Encaux.

La mère de Lucie continuait de serrer Carole dans ses bras, comme elle hésitait à la lâcher, craignant qu'elle ne recommence.

« Mais, pourquoi ? Pourquoi as-tu fait cela ? »

« Tout est de ma faute et vous le savez. Et jamais je ne pourrai retrouver une vie normale. Quand, enfin, je

Les liens du sang

crois que je suis sauvée, je le suis par des immortels buveurs de sang qui assassinent quatre bourreaux. Encore, je vais devoir mentir, cacher. Mais, et vous, pourquoi m'avoir sauvée ? »

« Comment aurais-je pu te laisser mourir ? Tu es une amie de ma fille. Et puis, qu'aurait-on pu dire, ensuite ? »

« Un accident. En rentrant chez moi. »

« Non, ce n'est pas possible. Qu'auraient pensé Laure et Amélie si je n'avais rien fait ? Et Lucie ? Et même, si tu avais la possibilité de sauver quelqu'un, ne le ferais-tu pas ? »

« Même celle qui est la cause de tout ? »

« Tu n'es pas coupable. Ces gens te cherchaient. Nous avons tous été malchanceux. Eux peut-être plus encore que nous puisqu'ils sont morts. »

« Ou peut-être plus chanceux, au contraire. Eux n'ont plus à souffrir. »

« Qu'en sais-tu ? Mon mari et mon fils sont partis maquiller leurs morts en saut de la falaise, avec leur voiture. Ils vont faire en sorte que tout brûle. Ces hommes ont donc quitté leurs corps et ont transmis leur vitalité à ma fille. Mais que sont devenues leurs âmes ? Aucun de nous ne le sait. »

Carole ne répondit pas.

Enfin, après quelques instants de silence, Carole s'écarta d'Ermeline dont les bras la relâchèrent. Et elle lui dit simplement : « merci. Merci pour tout. »

Les liens du sang

La mère de Lucie lui sourit et l'emmena avec elle à l'intérieur. « Il est grand temps de manger, je pense. »

Toutes rentrèrent dans le salon. Ermeline Encaux ferma la porte-fenêtre. Dans son fauteuil, Lucie souriait d'un air abruti, yeux ouverts, comme si elle avait consommé une drogue euphorisante. Mais elle était calme, immobile. Sa mère vint lui embrasser le front. Lucie ne réagit pas.

« Il va lui falloir un peu de temps. Déjà, une bonne nuit de sommeil lui fera le plus grand bien. Mais nous la coucherons après le repas. Il vaut mieux qu'elle reste assise pour l'instant, pour digérer. »

Amélie, Laure et Carole furent invitées à s'asseoir dans leurs fauteuils. Ermeline Encaux leur apporta d'autres boissons, de l'eau et des jus de fruits, avec des biscuits salés et des cacahuètes. Puis elle disparut dans la cuisine et revint quelques instants plus tard avec des steaks pour toutes.

« Mangez de la viande maintenant. Il faut éviter de vous focaliser sur le sang que vous avez vu. »

Toutes mangèrent en silence. Franck et Martin Encaux les rejoignirent et mangèrent également des steaks. Puis Ermeline amena des fruits comme dessert.

Les liens du sang

36

Franck Encaux prit Lucie dans ses bras. La jeune fille commençait à réagir. Elle mit sa tête contre l'épaule de son père et se blottit contre lui. Elle soupira et ferma les yeux en souriant de manière apaisée. Il monta l'escalier, alluma la lumière de la chambre d'un petit coup de coude sur l'interrupteur et vint poser sa fille sur son lit, assise. Lucie avait du mal à rester éveillée. Sa tête dodelinait et avait tendance à s'effondrer sur sa poitrine. Ses bras pendaient. Elle semblait saoule. C'était déjà un progrès.

Son père lui retira ses chaussures mais ne la déshabilla pas. Puis il l'aida à se coucher. Il enroula la couette autour d'elle pour qu'elle n'ait pas froid cette nuit. Mais il lui faudrait sans doute aller aux toilettes d'ici le matin, plusieurs fois peut-être. Et il valait mieux qu'elle reste habillée. Franck Encaux rangea les chaussures et plaça les vieilles pantoufles à la bonne place.

Lucie ne dormait pas. Elle regardait le plafond mais elle clignait des yeux, déglutissait. Elle ne souriait plus béatement. Elle retrouvait une sorte d'apaisement. Il fallait que ses idées se remettent en place. Elle avait bu le sang de quatre hommes. Et des hommes qui lui étaient liés. Quatre fois il lui avait fallu subir la mort et

Les liens du sang

ensuite absorber de quoi survivre. Non, il n'aurait pas aimé être à sa place. Mais tout semblait s'être bien passé. Quatre morts. Est-ce que, déjà, un des leurs avait subi un tel choc ? Elle allait survivre. Il en était sûr à présent. Mais comment survivrait elle ? Il allait falloir accompagner son retour dans son seul corps, sa seule personnalité. Il devrait en parler avec Ermeline.

Avant de sortir, il posa un baiser sur le front de sa fille. Sur le seuil attendait Ermeline. Derrière elle, Laure, Amélie et Carole tentaient de voir ce qui se passait dans la chambre. Elles étaient fatiguées, stressées. En passant, avant de redescendre dans le salon, Franck embrassa sa femme sur la bouche, un petit baiser romantique pour la soutenir. Il lui posa une main amicale sur l'épaule.

« Ne t'inquiète plus. Tout va bien à présent. Nous en reparlerons ensemble demain, avec elle. Il faudra sans doute prendre quelques mesures d'accompagnement. Mais nous avons retrouvé notre Lucie. »

Laissant son mari partie, Ermeline Encaux s'avança jusqu'au lit. Elle se pencha et posa un petit baiser sur le front de sa fille. Puis, à tour, elle quitta la chambre. Lucie la regarda s'éloigner mais sans expression.

Laure et Amélie s'avancèrent ensemble. Elles se placèrent de part et d'autre de Lucie et lui posèrent un baiser sur chaque joue en même temps. Puis elles

Les liens du sang

ressortirent de la chambre. En passant devant Carole, Laure lui dit juste : « n'oublie pas de fermer la lumière. On se retrouve en bas. Il va falloir rentrer chez nous maintenant. »

Carole s'approcha à son tour de Lucie. Elle appuya un genou sur le lit et vint poser un baiser sur une joue de Lucie. Mais Carole sentit une main sur son flanc qui la poussait. Lucie voulait que son amie la rejoigne dans le lit. Elle lui sourit en la regardant. Un sourire et un regard étranges. Faisant attention de ne pas mettre ses chaussures sur le lit, Carole se coucha à côté de Lucie. Celle-ci la prit dans ses bras en se tournant sur le flanc.

Lucie était troublée. Son père, sa mère et deux filles qu'elle connaissait lui avaient souhaité une bonne soirée. Des petits baisers familiaux. Et puis il y avait eu cette fille. Carole. Ce n'était pas n'importe quelle fille. Elle se souvenait encore un peu, même si c'était de plus en plus brumeux, de cette fille, nue. Elle avait pris de cette drogue dont elle avait oublié le nom. Elle avait un bandeau sur les yeux et écartait largement les cuisses. Elle avait sorti une délicieuse petite langue pour se poulécher les babines pendant que le sexe de Lucie pénétrait cette petite putain. Elle soupirait, elle haletait, elle jouissait. Oh oui, elle jouissait bien la salope. Elle pourrait servir encore quelques temps. Et puis, elle finirait comme les autres, toutes les autres. D'abord saignée puis en steaks.

Les liens du sang

Lucie se souvenait de la douceur de la chatte de Carole. Elle glissa une main dans le jean de son amie, trouva l'élastique de la culotte, passa derrière et vint caresser le Mont de Vénus.

L'autre main appuyait bien sur les fesses pour pas que la petite putain puisse se retirer. Il fallait que Lucie profite bien de cette chatte. Même si elle ne sentait plus de phallus se durcir dans sa culotte, prêt à empaler cette salope droguée.

Carole poussa un petit cri discret de surprise et eut un mouvement de recul. Lucie lui caressait le sexe tout en la retenant par les fesses. Elle ne pouvait pas la laisser faire. Mais ne pas la brusquer.

Cette manière de caresser sa pilosité pubienne, sans ménagement. Elle se souvenait. Elle eut un haut-le-cœur. Et elle comprit ce qui se passait.

« Tu es Lucie. Tu n'es pas un de ces hommes. Et je ne suis plus une petite putain droguée que tu baises. »

En retenant ses larmes, en contenant son indignation et sa crainte, Carole murmurait ces mots à l'oreille de Lucie. Carole sentit l'étreinte se relâcher. Elle se retira en fermant la lumière et la porte de la chambre.

Les liens du sang

37

Les vacances scolaires étaient vraiment les bienvenues. Chacun se reposa. La vie reprenait ses droits.

Le dimanche soir, Carole s'était forcée à sourire en rentrant chez elle. Ses parents n'avaient pas posé trop de questions et avaient à peine écouté les réponses. Si ça s'était bien passé, ce qu'elle avait mangé...

Se coucher, dormir.

Le lundi matin, le village avait bruisé des bavardages autour de l'accident d'une voiture de luxe tombée de la falaise avec quatre hommes. Après l'accident de l'autobus, cela faisait beaucoup en un week-end. La gendarmerie avait récupéré la carcasse mais l'incendie ayant ravagé la voiture et, ensuite, la marée haute l'ayant engloutie plusieurs heures laissaient peu de chance d'apprendre grand-chose.

Il fallut attendre le mardi et le rapprochement avec des disparitions signalées dans la capitale puis la découverte de trois Porsche abandonnées dans la cour d'un gîte rural pour en savoir plus. L'identité de chaque victime fut alors connue.

L'histoire de l'accident de la Bentley vint distraire avec à-propos les habitants du village. Tout le

Les liens du sang

monde s'efforçait d'oublier l'accident de l'autobus. Certains des enfants faisaient des cauchemars. La cellule psychologique les reçus.

Carole, Amélie et Laure refusèrent d'aller voir les psychologues. Même si les trois adolescentes faisaient réellement des cauchemars éprouvants la nuit.

Il y eut l'enterrement du chauffeur de l'autocar. La moitié du village y assista avec la tristesse requise. La mairie se débrouilla avec le transporteur et put faire en sorte qu'un autre car prenne le relais à la fin des vacances scolaires. On parla de faire des travaux pour créer un rond point au croisement et empêcher un nouvel accident.

Lucie disparut plusieurs jours. Carole, Amélie et Laure se retrouvaient régulièrement tantôt sur la place centrale, tantôt sur le chemin douanier, près de chez les Encaux. Le mercredi de la première semaine, après le déjeuner, les trois adolescentes retrouvèrent Lucie assise là où Régis-la-chemise-rouge avait été tué.

Elle était assise sur la souche. Elle semblait accablée, fatiguée. Elle regardait la mer. Il n'y avait personne d'autre aux alentours.

Ses trois amies la saluèrent en s'asseyant à côté d'elle. Lucie répondit avec une extrême fatigue un vague « salut les filles ». Il y eut un temps de silence.

Puis Lucie dit simplement : « je vais aller dans la capitale quelques jours, chez un ami de Martin. Celui-ci

Les liens du sang

est rentré chez lui dès le dimanche soir, quand tout avait été réglé. Il avait des affaires urgentes et personnelles à régler. Rien à voir avec moi. Mais il a promis de moins s'éloigner de la famille à l'avenir. »

Lucie se tourna alors vers Carole.

« Carole, je voulais te présenter mes excuses pour l'autre jour. Les souvenirs des quatre hommes... Enfin, tu te demandais s'ils faisaient partie de ceux qui... Bref, la réponse est oui. »

Carole accusa le choc. Elle hocha la tête en regardant Lucie. Un petit sourire. Oui, bien sûr qu'elle pardonnait son amie. Et puis, après tout, c'est vrai qu'elle était une petite putain droguée il n'y a pas si longtemps.

Laure mit soudain les pieds dans le plat.

« Lucie, que s'est-il passé ? Est-ce que la personnalité de ces quatre types continuent de te parasiter ? »

« Non, je ne suis plus parasité. Leur personnalité a disparu avec leurs corps. En tous cas dans mon esprit. Je suis bien Lucie. Mes parents l'ont vérifié. Mais, pour survivre au choc de leur élimination, j'ai dû boire leur sang. Je me suis pris une sacrée bouffée de leurs personnalités et souvenirs. Sans compter que boire du sang humain n'est pas neutre pour nous. Mes parents avaient peur que je n'y survive pas. Ils me l'ont dit quand j'ai été en mesure de l'entendre, hier. »

« Et maintenant ? » demanda Amélie.

Les liens du sang

« Maintenant, c'est retour à la case départ, à la normalité. Il n'y a plus de Loge Sang et Jeunesse Eternelle. Plus d'esprits parasites dans ma tête non plus. »

« Et que vas-tu faire dans la capitale ? »

« Visiter la ville, les musées, etc. Et passer une ou deux soirées avec l'ami de Martin qui, paraît-il, est un beau jeune homme d'une vingtaine d'années. »

« Ils veulent te marier ? »

« Non. Ils veulent que je sois au plus vite une femme. Pour éviter que les souvenirs d'hommes restent trop longtemps dans ma tête ont-ils dit. »

« Et tu vas être obligée de... »

« Non, je ne serais obligée de rien du tout. Et lui non plus. Je me demandais comment... Eh bien, c'est une occasion, après tout. Nous verrons bien. »

Laure et Amélie ressentirent une certaine jalousie. Il était fort peu probable que leurs parents agissent de même. Elles devraient trouver elles-mêmes leur premier amour. Et encore ! Elles devraient plutôt se cacher.

Les liens du sang

38

Les musées, les monuments, les petites rues remplies de restaurants chics et typiques, Lucie visitait la capitale en compagnie de Marc-Antoine. Elle était arrivée le vendredi midi par le train. Marc-Antoine avait pris une demi-journée de congés. Il l'avait accueillie à la descente du train avec un panneau marqué « Lucie ». Ils s'étaient embrassés amicalement. Puis ils s'étaient rendus pour le déjeuner dans une brasserie avec une belle vue sur un fleuve.

Marc-Antoine était un guide compétent et attentionné. Il connaissait l'histoire de la ville et savait la rendre passionnante en mêlant la Grande Histoire et la toute petite, de la coucherie qui avait entraîné une guerre à la construction d'un empire par un monarque vexé par l'attitude irrespectueuse d'un autre souverain.

Le premier soir, il avaient dîné dans une taverne remplie d'étudiants, une sorte de cave voûtée qui était, selon un panneau, vieille de plus de cinq siècles. Marc-Antoine guidait, expliquait et payait ce qu'il y avait à payer. Comme les parents de Lucie lui avaient demandé de faire. Martin avait assuré l'intermédiation. Marc-Antoine était des leurs, bien sûr, autant immortel que les autres mais à peine plus âgé que Lucie, cinq ou six ans

Les liens du sang

de plus. Une poussière de temps quand on a mille ou deux mille ans devant soi.

L'appartement occupé par Marc-Antoine appartenait à ses parents. Mais ceux-ci vivaient loin. Le vendredi soir, Lucie arriva dans l'appartement avec son guide. L'endroit était meublé à la mode du début XVIIIème siècle. D'après Marc-Antoine, cela rappelait leur jeunesse à ses parents. Il n'avait pas encore les moyens de s'offrir son propre appartement.

Au milieu du séjour, Lucie trouva la valise que ses parents avaient fait parvenir sur place. Elle l'emmena dans une chambre que Marc-Antoine lui montra.

Puis elle revint dans le séjour. La lumière y était tamisée. Marc-Antoine était assis dans un fauteuil. Il avait posé deux verres sur une sorte de guéridon. Et il avait sorti une bouteille. Le liquide doré coulait dans le premier verre.

« En veux-tu ? » demanda Marc-Antoine. Il ajouta aussitôt en souriant : « tes parents sont d'accord, je précise. J'ai reçu des instructions claires et détaillées sur ce que je pouvais faire ou ne pas faire. Et j'entends bien respecter strictement ces instructions. Tes parents sont des amis des miens. Martin est comme un frère. »

« Je suis fatiguée », répondit-elle.

« C'est normal. Il est déjà tard pour une adolescente de ton âge et nous avons eu une journée

Les liens du sang

chargée. Demain, il y aura un grand musée au programme et moins de marche dans les petites rues. »

Lucie restait debout, regardant les deux verres. L'un était vide mais sous la menace de la bouteille. L'autre contenait un liquide doré.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle d'un ton mêlant la curiosité et la fatigue.

« Un distillat de vin parfumé aux fruits, un alcool assez fort mais très fruité. Une production familiale, discrète pour ne pas avoir à payer de taxes. C'est un peu anti-civique mais c'est en fait une attitude de résistance au pouvoir royal et à ses gabelous m'ont expliqué mes parents. Et ils ont gardé l'habitude, la tradition. »

Lucie hésitait. Marc-Antoine reposa la bouteille mais attendait.

« Je peux en avoir juste un petit fond de verre, uniquement pour goûter ? »

Marc-Antoine versa une dose minime dans le second verre. Puis il invita Lucie à s'asseoir en face de lui. Il prit son propre verre, s'enfonça bien dans son fauteuil.

Lucie s'assit, mais plutôt sur le bord du fauteuil. Et elle s'empara du verre qui lui était destiné. Elle renifla le contenu. L'odeur était intéressante, sauvage, brutale. Mais on y trouvait aussi de la douceur, des fruits, du soleil.

« A toi » prononça solennellement Marc-Antoine en levant son verre.

Les liens du sang

« A nous » corrigea aussitôt Lucie.

Ils burent chacun. Marc-Antoine laissa le liquide couler directement dans sa gorge. Lucie fut plus prudente. Elle reposa rapidement son verre pour pouvoir toussoter discrètement en sentant sa figure chauffer. Marc-Antoine sourit.

« Alors, cela te plaît ? »

« C'est intéressant. Oui, c'est bon. C'est étrange. C'est brûlant mais agréable à la fois. »

Il y eut un petit silence. Les deux jeunes gens buvaient. Lucie termina son verre et brisa le charme.

« Je suis vraiment fatiguée. Je suis désolée. »

« Pourquoi désolée ? »

« Je sais pourquoi je suis là. Et toi. Mais je suis vraiment fatiguée. »

« Tu es là pour passer un bon moment, visiter la capitale, te remettre de tes émotions, de tes épreuves. Le reste est à notre commune discrétion. Si tu es fatiguée, tu peux aller dormir. »

« Merci. Bonne nuit. »

Lucie se retira. Marc-Antoine la regarda s'éloigner. Il sentit qu'elle hésitait à se retourner. Au moment de quitter la pièce, elle jeta un oeil vers Marc-Antoine. Elle lui sourit et répéta « bonne nuit. »

Marc-Antoine hocha juste la tête, répondant à son sourire. Il resta là un instant, terminant de déguster la liqueur familiale. « Cette fille est magnifique, je l'adore » murmura-t-il pour lui-même.

Les liens du sang

Le lendemain, Lucie se leva tard. Elle se doucha rapidement dans la salle de bain incluse dans sa chambre, s'habilla et se précipita dans le séjour. Marc-Antoine avait dressé le nécessaire pour un seul petit déjeuner.

« Tu as passé une bonne nuit ? » demanda-t-il.

« Très bonne. Et toi ? »

« Parfaite. Tu m'excuseras : j'ai déjà pris mon petit déjeuner. »

Il était dans un fauteuil, avec un ordinateur portable sur les genoux. Il tapotait sur le clavier pendant que Lucie mangeait. Ils discutèrent du programme de la journée.

Le soir, ils rentrèrent plus tôt que la veille.

« Tu vas comprendre la beauté de cette ville » dit Marc-Antoine.

Il lui prit la main et l'emmena sur le balcon. Les lumières jaillissaient de mille endroits, chassant la nuit de la ville qui scintillait.

« Quand mes parents sont nés, tout ceci était sombre. L'éclairage public n'existait pas. Et les maisons ne s'éclairaient que pour le strict nécessaire. La Lune et les étoiles étaient le seul éclairage public et gratuit. Ils me l'ont souvent raconté mais je ne l'ai jamais vécu. »

« Tu racontes cela à toutes les filles que tu amènes ici ? »

« Oui. C'est romantique, n'est-ce pas ? »

Les liens du sang

Ils explosèrent tous les deux de rire. Elle s'approcha de lui, le prenant dans ses bras et le regardant dans les yeux.

« Je sais combien les hommes jouissent de pénétrer une femme. C'est une connaissance dont je me serais peut-être passé mais c'est ainsi. Mais j'ignore comment jouit une femme qui se fait pénétrer. »

« Et veux-tu apprendre ? »

« Jadis, on ne faisait cela qu'en se mariant. Oui, j'ai envie maintenant. Mais est-ce que je ne vais pas le regretter ensuite ? Ne devrais-je pas attendre de rencontrer l'homme de ma vie ? »

« Même les humains qui ne vivent pas même un siècle ont compris que l'expression était absurde. Et quand on va vivre mille ou deux mille ans... Le plus bel amour n'est pas exclusif. Il ne demande rien en retour. Il est partagé. Il est don. Il est instant. Il est éternité. »

« Tu veux jouir en moi... »

« Et te faire jouir par moi. »

Elle posa sa tête sur sa poitrine d'homme. Une poitrine qui n'avait pas de doux volumes mais qui était dure, osseuse, solide, rassurante. Elle serra davantage ses bras. Elle se sentait bien, blottie contre cet homme. Elle se sentit enveloppée par des bras protecteurs. Il avait attendu qu'elle exprime son vœu. Il ne l'avait pas forcée. Elle rougit. Il serait donc cet homme qui lui ferait découvrir son corps de femme. Elle redressa la tête. Il lui déposa un baiser sur le front.

Les liens du sang

Ils allèrent dans la chambre occupée par Lucie. Marc-Antoine ferma les rideaux et alluma la lampe de chevet. La pièce restait dans le clair obscur. Lucie s'était assise sur le lit. Elle retira ses chaussures. Il vint lui caresser les jambes. Puis il s'assit à côté d'elle. Ils s'embrassèrent. Doucement. Gentiment.

Les mains de l'homme s'aventurèrent avec expérience sur ces terres vierges. Elle fut nue bien vite. Mais elle n'avait pas peur. Elle était impatiente. Il lui semblait que son corps était en feu.

Lucie découvrit son propre corps, comment il pouvait jouir. Elle s'imagina dans la position de Carole, pénétrée par des inconnus. Elle savait combien ces inconnus avaient joui en elle. Elle avait envie d'être cette putain droguée. Elle sentit l'homme continuer de s'activer en elle. Elle n'avait pas découvert tout son potentiel. Elle se demandait quoi faire. Mais elle ne pouvait rien faire.

Enfin, tout fut accompli.

Elle se blottit de nouveau contre lui. Son torse était humide de sueur. Il était épuisé par l'effort.

Il lui demanda : « veux-tu dormir seule ? »

« Peut-être. Je ne sais pas. Non. Reste, je t'en prie. »

Le lendemain, ils ne se levèrent pas avant midi. Enfin, ils se décidèrent à manger. Il fallu quitter la moiteur des draps remplis de leurs deux sueurs. Encore

Les liens du sang

et encore, l'après-midi aussi, ils avaient fait ce qu'il fallait.

Puis elle prépara de nouveau sa valise. Il fallait qu'elle reprenne le train pour Morbourg. Marc-Antoine devait reprendre son travail. Il devait nettoyer l'appartement, la chambre de leurs amours. Lucie vit une petite tâche de sang sur le drap que Marc-Antoine retirait. Elle savait que c'était le sien. Mais cela n'avait pas d'importance. Elle pouvait donner quelques gouttes de son sang.

Sur le quai de la gare, elle lui demanda, au moment des adieux : « nous reverrons nous ? »

« Peut-être, si tu le désires. »

« En mille ou deux mille ans, qui sait ? »

Ils rirent ensemble. Il l'embrassa. Ils n'échangèrent pas de serments. Ils avaient partagé un moment de leurs vies. C'était déjà beaucoup.

Les liens du sang

39

Allongé sur quelque chose de dur, Martin Encaux se réveilla avec une gueule de bois. Il avait sérieusement envie d'uriner. Il ouvrit les yeux mais il ne voyait pas grand'chose. L'endroit était sombre. Mais, bon dieu, où était-il ? Et quelque chose le démangeait dans le cou. Il voulut utiliser sa main pour voir ce que c'était mais sa main refusait d'obéir. Elle était bloquée sur son ventre.

Réunir ses pensées. Examiner la situation. Oh, bon dieu, quelle nausée et quelle migraine ! Et il avait soif. Il se rendit soudain à l'évidence : il était attaché sur une table en bois. Ou une planche. Ses deux mains étaient menottées. Il sentait les bracelets de métal. Ses pieds aussi étaient entravés de manière semblable. Et une chaîne reliait les deux. Et la chaîne rejoignait aussi un collier de métal qu'il avait au cou. La chaîne courait sur sa peau. Il sentait la morsure du froid du métal. Il semblait nu.

La nausée se dissipait. Il tenta de remuer les pieds, de se mettre debout. Mais les pieds étaient attachés aussi au sol ou au mur, enfin quelque part. Tentant de se redresser, il constata qu'il en était de même pour le collier de son cou.

Les chaînes avaient teinté. Il avait donc bien bougé. Mais il ne parvenait pas à faire de véritables

Les liens du sang

mouvements au-delà de quelques centimètres. Martin Encaux essaya de comprendre comment il était attaché en tirant sur ses entraves. Il ne voyait pas grand'chose. Mais il ne parvenait qu'à faire du bruit avec les chaînes qui s'entrechoquaient.

« Ah, tu es réveillé... Le produit a donc cessé de faire effet. Tu as dû tout éliminer dans tes urines. »

La voix était féminine. Une chaise avait bougé à quelques mètres. Des pieds de bois sur un sol de pierre. Des pas s'approchèrent. Une lampe de poche s'alluma. Le rayon de lumière éclaira Martin de la tête aux pieds très rapidement sans que celui-ci puisse profiter de l'inspection pour comprendre où il était. La femme avait juste vérifié que les chaînes étaient bien en place.

Puis elle posa la lampe sur le torse de l'immortel. La lumière, à cause de la forme de la lampe, frappait le mur derrière Martin. Un mur de pierre. Martin vit la cheville enfoncée dans le mur. C'était cela qu'il fallait bouger pour se libérer. Doucement, la cheville commença à sortir de son trou. De la poussière de pierre tombait au fur et à mesure.

« Arrête cela immédiatement » ordonna la voix de femme où couvait une sorte de panique.

Martin n'obéit pas. La cheville continua de sortir du mur. Martin n'était pas en forme. La nausée revint. Mais ce n'était rien à côté de la douleur qui l'assaillit soudain. Pendant quelques secondes, il sentit tous ses

Les liens du sang

muscles se contracter et son cerveau prêt à exploser. Puis cela cessa.

La voix expliqua : « j'ai pris cette petite précaution de te brancher sur le secteur électrique. J'ai l'interrupteur en main. Et pas de prise à arracher : le branchement est direct sur le compteur. »

La lampe était tombée. La femme la remit en place.

« Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? » demanda Martin.

Une femme approcha son visage de celui de Martin. Elle devait avoir une soixantaine d'années. Mais une lumière comme celle d'une lampe de poche était trompeuse. Ce visage, ce visage... Oui, il s'en souvenait vaguement. Elle et lui avaient bu un verre la veille. Mais il avait accepté, après leur rencontre dans un magasin, parce que son visage lui disait quelque chose. Mais sans pouvoir mettre un nom dessus.

« Votre visage... Je connais votre visage. C'est pour cela que j'ai accepté de boire un verre avec vous. »

« Tu ne me tutoies plus, maintenant ? »

« Je ne me souviens plus... »

« C'est bien dommage. Toi, tu n'as pas changé. Moi, par contre, j'ai vieilli. Imagine moi plus jeune. Une jeune imbécile qui a trop bu et qui se laisse séduire par un homme mûr qui pourrait être son père. En fait, qui pourrait être mon grand-père. Peut-être même mon

Les liens du sang

arrière-grand-père ou mon bisaïeul. Il m'a fallu du temps pour enquêter et comprendre. »

« Vous êtes folle. Comment pourrais-je... »

« Tais toi. Je sais. Inutile de nier. Je sais tout. Ou, du moins, l'essentiel. Les détails m'importent peu. Mais, maintenant que mon fils est mort, bêtement, dans un accident de la circulation, je veux rejoindre l'immortalité. »

Elle éteignit la lampe de poche. Tout fut noir. Martin reprit l'extraction de la cheville tenant la chaîne. Faire vite. Il entendit juste un sifflement. Le temps qu'il se demande ce que c'était, le hachoir de boucher avait tranché son cou et était resté bloqué par une vertèbre. La femme jeta l'ustensile sur le sol et se précipita sur le cou de sa victime. Et elle but le sang. Elle le but bruyamment, en aspirant autant qu'elle pouvait, en retenant un maximum de sang avec ses mains.

Cela lui répugnait mais c'était le prix de la vie éternelle. Elle ne redressa pas la tête quand la cheville quitta le mur et tomba. Faute de sang irriguant son cerveau et à cause du choc, Martin avait vite perdu connaissance. Mais, maintenant, il était mort. Son cœur avait lâché. Elle le savait. Il n'encombrerait pas son esprit autrement que par des remords et des regrets. Des regrets éternels.

Les liens du sang

40

« Hellouin, Hellouin, deux minutes d'arrêt. »

Carole était déjà debout et avait saisi son sac de voyage. Elle se dirigea vers la porte du train. Toutes les semaines, elle revenait de la capitale par ce train, le vendredi soir, et elle descendait ici, ne pouvant pas aller jusqu'à Morbourg. Encore à peu près cinq ans d'interdiction de séjour.

« Carole ! »

Carole se retourna. C'était Lucie. Cela faisait longtemps que les deux jeunes femmes ne s'étaient pas vues. Bien six mois.

« Tu rentres à Criquebourg, Lucie ? »

« Oui. »

« Tu veux que mon père te remmène avec moi ? »

« Si tu veux... Je prends mon sac. »

Quand elles furent toutes les deux sur le quai, elles prirent le temps de s'embrasser.

« Cela faisait longtemps. D'habitude, je rentre le samedi matin mais, là, je n'avais rien de prévu et j'ai fini les cours plus tôt. Et toi ? »

« Non, moi, je rentre toutes les semaines par ce train-ci. Et je suis devenue très sérieuse. Je ne sors plus

Les liens du sang

que rarement. Et pas plus de deux ou trois mecs par année universitaire. »

Elles rirent ensemble. Lucie était connue pour tomber les garçons comme des mouches. Et elle avait la réputation d'être une excellente amante, semblant connaître toutes les sensations des hommes.

« J'ai revu Amélie, l'autre jour. Elle a bientôt ses examens mais elle est confiante. Il lui reste trois ans à faire pour être vétérinaire. Elle rentre rarement à Criquebourg au grand désespoir de ses parents. Elle a un copain fixe depuis plus d'un an maintenant. Un futur médecin qui devrait être diplômé bientôt. Le mec a l'air sympa. Et ils s'adorent. »

Carole l'interrompit : « Laure, elle, rentre chez ses parents tous les soirs. Elle est dans une école à Morbourg. Pour les mecs, c'est moins facile. Mais, à son âge, ses parents l'encouragent plutôt à découcher. Ils voudraient bien qu'elle se case et déguerpisse du cocon familial à la fin de ses études, dans quelques mois. »

Les deux jeunes femmes sortirent de la gare avec les autres passagers descendus du même train. La plupart étaient des étudiants habitant dans la campagne environnante mais suivant des cours dans une université de la capitale.

Les voitures s'arrêtaient un peu n'importe comment devant la gare, d'où un immense embouteillage alors qu'il ne devait y avoir que quelques dizaines de véhicules.

Les liens du sang

Carole se retourna vers Lucie.

« Au fait, et ton frère Martin ? Toujours pas de nouvelles ? »

« Non, ma mère peste régulièrement contre lui tandis que mon père hausse les épaules. Il avait juré de se rapprocher de la famille suite à... Enfin... Suite à nos aventures. Mais il a disparu. La dernière fois qu'il a fait ça, mes parents ont dû attendre une quinzaine d'années avant d'avoir de ses nouvelles. Il était parti je ne sais plus où en Afrique. Même Marc-Antoine n'a plus de nouvelles. Lui qui se considérait comme son frère, il est très déçu. »

« Tu continues de voir Marc-Antoine ? »

« De temps en temps, oui. Nous ne couchons que rarement ensemble. Mais nous aimons nous retrouver dans son nouvel appartement qu'il a acheté il y a quelques mois, au sommet d'une tour toute neuve, avec une vue magnifique sur les lumières de la capitale. J'aime toujours l'alcool de ses parents. Même si je ne sais pas trop ce qu'il y a dedans. Secret de famille, il paraît. »

Enfin, Carole et Lucie purent accéder à la voiture de Romain Colbosc. Elles jetèrent leurs sacs dans le coffre avant de monter par les deux portes de l'arrière. Les deux filles seraient ainsi côte à côte pour bavarder durant le reste du voyage.

« J'ai retrouvé Lucie à la descente du train, Papa. Je lui ai dit de venir avec nous. »

Les liens du sang

« Tu as bien fait. Bonjour, Lucie. Comme ça, tu arriveras plus tôt qu'avec le car de Morbourg. »

« Oui, merci Monsieur Colbosc. »

Les bavardages furent plus anodins dans la voiture, en présence du père de Carole. Pas de mensonges, non, mais juste des choses qui pouvaient être dites sans susciter de questions gênantes. Pas d'histoires de mecs. Pas d'histoires d'immortels buvant du sang. Non, des histoires simples pour audience familiale. Des vérités bonnes à dire.

Le lendemain, Carole retrouva par hasard Lucie sur le chemin douanier. Il faisait beau.

« Tu viens toujours ici ? Là où tout a commencé, où Régis a été tué et nous enlevées ? »

Lucie haussa les épaules.

« La vue est belle. Elle me manque dans la capitale. Il ne faut pas se laisser encombrer par de mauvais souvenirs.

« Oui, la vie est belle. »

Les liens du sang

Table des matières

1.....	7
2.....	11
3.....	17
4.....	21
5.....	23
6.....	27
7.....	29
8.....	33
9.....	39
10.....	43
11.....	53
12.....	55
13.....	61
14.....	63
15.....	67
16.....	71
17.....	77
18.....	79
19.....	85
20.....	87
21.....	91
22.....	93
23.....	95
24.....	97
25.....	103

Les liens du sang

26.....	107
27.....	109
28.....	113
29.....	117
30.....	121
31.....	123
32.....	125
33.....	127
34.....	129
35.....	131
36.....	135
37.....	139
38.....	143
39.....	151
40.....	155